

LE  
VOYAGE EN GRÈCE



CAHIERS PÉRIODIQUES

PARIS

# LE VOYAGE EN GRÈCE

C A H I E R S P É R I O D I Q U E S

Édités par H. JOANNIDÈS

## SOMMAIRE

*Couverture par Borès.*

Nous remercions M. Jean Charbonneaux, conservateur-adjoint au Musée du Louvre, M. Alexandre Philadelpheus, directeur du Musée National d'Athènes et Mme Semni Papaspyride Karouzou, du Musée National d'Athènes d'avoir bien voulu nous autoriser à reproduire les terres cuites et les vases qui illustrent le présent numéro.

Entrée de Dionysos . . . . .	<i>Pierre Sonrel.</i>
La Grèce au théâtre . . . . .	<i>Jean Cocteau.</i>
Œdipe ou l'Enfant du malheur . . . . .	<i>Jean Anouilh.</i>
Le sommeil d'Epidaure . . . . .	<i>André de Richaud.</i>
Mounet-Sully, Isadora Duncan, Angelos et Eva Sikelianos, bergers de la nouvelle alliance hellénique . . . . .	<i>Gabriel Boissy.</i>
Actualité du théâtre grec . . . . .	<i>Roger Vitrac.</i>
La Mère-Tragédie . . . . .	<i>Georges Bataille.</i>
La névrose des Danaïdes . . . . .	<i>Mme Svalberg.</i>
A propos d'Œdipe . . . . .	<i>Dr R. Allendy.</i>
Le théâtre et les arts plastiques dans la Grèce ancienne . . . . .	<i>Jean Charbonneaux.</i>

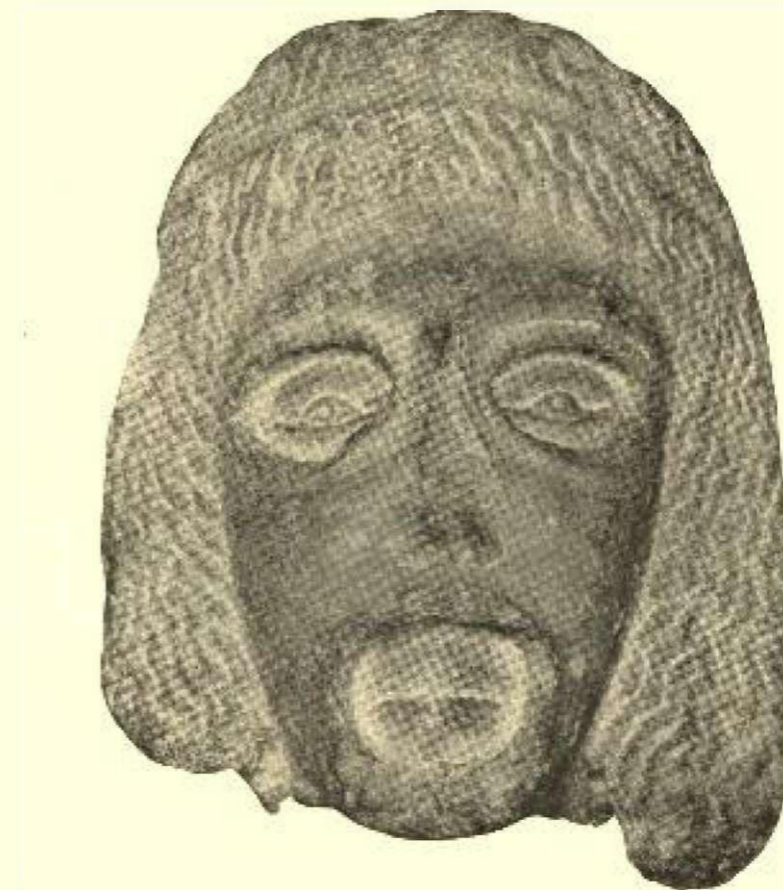
*Documents photographiques : Archives photographiques, Sougez, Nadar, O. H. T.,  
W. Deonna, Emile Séraf, Fred. Boissonnas, Giraudon, Lipnitzki, Dr Marcel Danis.*

*Réalisation artistique de E. Tériade et Roger Vitrac.*

N° 7

10 Frs

LE VOYAGE EN GRÈCE, 4, RUE DE L'ÉCHELLE, PARIS-1<sup>er</sup>  
TÉLÉPHONE : OPÉRA 61-21



ÉTE 1937



DANSEUSE AUX CROTALES. STATUETTE DE TERRE CUITE. ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE.

Ph. Sougez.



ÉPIDAURE

*NOUS* nous sommes proposés, dans ce numéro, de signaler et de souligner la survivance et l'intervention permanente du génie grec au théâtre.

Nous nous sommes efforcés d'enrichir la documentation connue d'éléments nouveaux ou ignorés. Nous n'avons pas craint de confronter les réalisations modernes et les images de l'antiquité. Enfin, par une recherche de métaphores spirituelles, de contagieuses ressemblances, nous avons tenté de mettre en évidence certaines erreurs tout en réhabilitant les monstres de quelques mythes authentiques.

Telle est notre modeste contribution à l'activité théâtrale 1937 : Quelques points d'intersections, quelques interférences étoilées dont le lecteur pourra, au gré de ses connaissances et de son imagination, prolonger les astres et les rayons.

# ENTRÉE DE DIONYSOS

PAR  
PIERRE SONREL

La tragédie grecque ne devra sa naissance qu'au seul développement de certains rites religieux, paroles et gestes où la foule a senti des accords avec ses secrets instincts.

Un beau matin Dionysos fera son entrée dans Athènes.

La bourgade d'Eleuthère, en signe d'alliance, a fait don de sa précieuse statue du dieu, toute d'or et d'ivoire.

Accueil somptueux de la cité.

Aux portes, les pauvres vêtus de fleurs. Sur leurs chars, les riches citoyens couverts de pourpre.

En tête du cortège, les prêtres et les magistrats couronnés et brodés d'or.

Les éphèbes la lance au poing encadrent la statue. suivis des vierges qui portent sur leurs têtes les corbeilles d'or des prémices.

Tous les assistants sont masqués suivant l'usage.

Parfois le cortège s'arrête : devant un temple, au pied d'une colonne votive ou d'un arbre sacré : présentation de Dionysos aux divinités locales. En leur honneur, les officiants du nouveau culte exécutent des danses et des chants. Mais le carrefour est étroit. On s'écrase dans les ruelles voisines. Et les libations sont faites avant que tous aient pu s'approcher.

Dix fois, vingt fois le long du parcours on s'écrase en vain.

On n'entend rien, on ne voit rien, et c'est si beau.

Le soir seulement, la dernière station ne déçoit personne. La ville entière attend le cortège dans l'enceinte sacrée du temple de Dionysos. Avant de ranger dans le sanctuaire la statue précieuse et pendant que le sang des taureaux gicle sur la dalle sacrée s'élèvent les chants émouvants accompagnés des danses orgiaques.

Le Grand Prêtre rappelle les faits glorieux de Dionysos.

Autour de lui les chœurs miment son récit.

Il entonne ses lentes incantations. Les chœurs le soutiennent et ponctuent ses périodes.

Il compose un hymne de grâce. Les chœurs amplifient par leurs voix et leurs gestes son acte de foi.

La foule passionnée et tendue réclame sans arrêt des chants nouveaux pour nourrir sa fièvre mystique.

La haute masse de l'Acropole, au flanc duquel le temple s'abrite domine le terrain sacré.

Le rocher est couvert d'un peuple tout entier vibrant.

Plus une crête, plus une arête, plus un carré d'herbe, un olivier qui ne soient submergés. 15.000 spectateurs assistent à l'apothéose et ne veulent plus s'en aller.

On s'embrasse, on se bouscule. Chacun aménage ses positions, s'assoit, mange et boit.

La nuit s'avance. Personne ne songe au retour.

Le lendemain les organisateurs s'aperçoivent qu'il faut améliorer l'ordonnance de la fête.

On leur demande des chants et des danses dont le sujet ne traite plus seulement les exploits de leurs dieux, mais glorifie aussi la jeune nation grecque et ses héros.

De plus il faut aménager les pentes de l'Acropole pour le groupement des fidèles.

Du même coup, voilà créée la Tragédie et le lieu où elle se déroulera.

Longtemps encore elle restera liée à la cérémonie religieuse et n'osera pas s'affranchir de l'autorité du sacré. Elle risquait de s'éterniser sous cette forme hiératique quand Eschyle apparut. Ses contemporains admiraient en lui autant l'acteur, le maître à danser, le régisseur et le compositeur que le poète tragique.

Il fit monter sur l'estrade, où acteur il menait le jeu, un second interprète chargé de lui donner la réplique.

Jusqu'à ce moment l'acteur n'avait trouvé dans le chœur qu'un personnage fictif, plus moral que réel. En se donnant un compagnon il introduisait dans la tragédie un être matériel qui se mouvait dans l'espace. L'espace à son tour ainsi créé devait déterminer la naissance du décor.



STATUETTE DE TERRE CUITE. ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE. Ph. Soutz



Pour ses premières tragédies, Eschyle confia à un objet peu volumineux le soin de situer le lieu où ses personnages vivaient : derrière l'estrade une construction légère représentait un tombeau, un autel ou un rocher.

Le reste du décor c'étaient les collines, la mer et les lointains d'Egine, le ciel. C'était le ciel d'Athènes et l'éclairage, la lumière dorée du soleil.

Les œuvres qu'il écrivit par la suite nécessitèrent l'édification d'un temple ou d'un palais. Peut-être au début ce ne fut qu'une représentation temporaire en toile. Mais la fréquence de ce thème et l'importance croissante du décor amena à réaliser une construction définitive qui abritait en même temps les divers accessoires et maquillages utiles aux artistes.

Le jeune Sophocle à son



Ph. Soutz

tour amplifie le mouvement créé par Eschyle. Il crée un troisième acteur et développe ainsi la tragédie et son jeu au préjudice de la danse et du chant exécutés par le chœur.

On est loin déjà des massifs mobiles des Suppliants d'Eschyle.

Le théâtre, sous toutes ses formes, est à son plein apogée.

Bientôt Euripide usera avec élégance de toutes les recherches accumulées : mais les brutalités muselées, la grâce apparaîtra et la décadence.

Alors on adressera aux ancêtres le suprême appel, on copiera la forme de leurs œuvres et de leurs mouvements. Mais les plus savants archéologues ne pourront ramener la jeunesse et le flambeau ira s'éteindre à Rome.

Pendant cette agonie les théâtres sont remaniés dans

le goût décadent du jour ou en imitation de l'ancien. De la grande époque aucune scène ne nous est restée intacte. Aussi faut-il s'appuyer sur la conception grecque du temple ou du palais et sur les nécessités de la mise en scène pour se représenter les dispositions générales du théâtre.

Dès le lever du soleil la représentation commence qui durera jusqu'à la nuit.

Dix à douze mille spectateurs envahissent les gradins de marbre taillés au flanc de la montagne. Au premier rang les prêtres et les notables. Devant eux « l'orchestra », aire en terre battue limitée par une couronne de pierre.

Au centre la statue de Dionysos.

Déjà les chœurs arrivent conduits par une flûte et dansent autour du dieu.

Face à l'amphithéâtre un bâtiment rectangulaire, « la skéné », précédée d'une longue estrade (le proskenium) sur laquelle apparaîtront les acteurs dès que le chœur aura rendu les honneurs rituels.

De hauts degrés de bois placés suivant les besoins relient l'estrade des acteurs à la piste du chœur. Cinq portes de bois s'ouvrent de l'intérieur de la skéné sur l'estrade.

Les deux portes extrêmes sont supposées conduire l'une vers la ville et l'autre vers la campagne.

La porte centrale s'ouvre sur les appartements du roi ou du Maître de la maison ou encore conduit au temple.

La porte de gauche donne accès au quartier des femmes et des esclaves, celle de droite aux appartements des hôtes. Un portique peut précéder ce mur sans que le principe soit changé. C'est la disposition type des riches édifices de la ville : temple ou palais, seul le soin apporté à leur réalisation les différencie.

L'essentiel pour le poète est d'avoir un lieu scénique, une architecture à laquelle le metteur en scène apportera les divers attributs qui situeront l'action.

Si c'est un temple, un autel et des palmes. Des meubles luxueux et un peu d'or pour un palais. Pour une tente de chef d'armée : des trophées et des tapisseries.

Lumière et acoustique commandent la mise en scène. Les portes de bois, le plancher du proskenium et la nature du sol servent de réflecteurs pour le son. Sous les gradins des vases sont accordés pour renforcer certaines notes dont le rôle prédomine dans l'échelle musicale liturgique.

L'acteur apparaît. Les grossières déformations de son masque sont dévorées par la lumière éclatante et semblent être le simple maquillage de quelque homme rare, élevé à la dignité de héros.

La moitié du public est éloignée de plus de quarante mètres. La diction est déclamatoire et lente, le jeu aux



attitudes très marquées. Les deux ou trois acteurs accompagnés de figurants muets détachent leurs hautes silhouettes en frise sur l'estrade longue de trente mètres pendant qu'à leurs pieds la masse mouvante du chœur amplifie, commente ou se mêle à l'action.

Le spectacle se déroule devant les spectateurs transportés.

La grande porte centrale de la Skéné tourne sur ses gonds. Un plateau monté sur roulettes s'avance portant personnages et décors.

Ailleurs c'est une scène tournante coupée en deux par la porte. On équipe, en coulisses, un décor sur cette scène. La porte pivote d'un demi-tour sur son axe. Elle se retrouve fermée avec la nouvelle scène, face au public. Souvent c'est un simple rideau qu'on entr'ouvre.

Le proskenium représente toujours un lieu public, toutes les scènes secondaires, roulantes, pivotantes et autres sont des intérieurs de maison où l'on nous fait assister habituellement à des meurtres.

Sur la même estrade Aristophane représentait en même temps une maison de ville, une cabane à la campagne et une forêt. Des accessoires, des châssis peints et des explications orales complétaient l'illusion.

A ces divers équipements s'ajoutaient des machines à apparitions, des appareils élévatoires, des machines à voler, des trappes, des tonnerres et des éclairs. Nous n'avons que peu de précisions à ce sujet, mais on peut imaginer ce qu'un peuple de marins subtils avait pu inventer en appliquant à la machinerie tout son art du grément.

Ce que l'on retient du merveilleux instrument qu'a été ce théâtre, c'est le cadre strict et logique ou le génie grec à su réunir le maximum de possibilités dramatiques et d'évolutions scéniques. Des espaces différents sur des plans différents, chaque jeu ayant sa place, chaque élément de construction son rôle, aucun encombrement inutile, aucune entrave.

Les théâtres construits sur ce plan sont nombreux. Non seulement en Grèce : celui de Dionysos à Athènes et le premier en date, à Epidaure, Delphes, Delos, Chéronée, mais en Syrie à Pergame, en Asie Mineure, et en Sicile : Ségeste d'où la vue s'étend sur la mer et les montagnes, Syracuse où une chute d'eau coule au-dessus du dernier gradin, Taormine enfin avec l'Etna comme toile de fond.

Taormine, théâtre grec, a été remanié par les Romains. La surélévation du mur de la scène cache une partie du paysage dont la splendeur faisait oublier la mauvaise qualité du spectacle. Car c'est la décadence : les spectacles de boxe, de pancrace, les courses de vitesse, les concours de beauté et les loteries ont remplacé « les Perses ».

Ph. Fred. Boissonnas.

# LA GRÈCE AU THÉÂTRE

PAR

JEAN COCTEAU

Ce n'est plus un secret pour personne : la Grèce était bariolée, colorée, voyante. Sur l'Acropole qui roule sa ruine à travers les âges comme la lune et dont la lune est le véritable soleil, c'était une fête d'orflammes, de banderoles, de barriques et de cris.

La Grèce du style ruineux ne me déplait pas et j'aime ce spectacle de squelettes pareils à ces ossements que Robert Houdin faisait danser dans le velours noir.

C'est égal, il importe de se rendre compte que les exactitudes sont inexactes et qu'il est plus normal d'inventer une Grèce en n'exprimant que de l'intimité qu'en essayant de reconstituer une Grèce morte d'après quelques restes qui nous émeuvent.

Lorsqu'une canne de berger grec, un véritable chef-d'œuvre de style, rapportée de la campagne d'Athènes par un ami, me donne l'idée de reprendre le mot à mot de collège et de traiter Antigone, Œdipe, comme les chirurgiens esthétiques traitent le visage d'une vieille femme, la rèce passait pour ennuyeuse.

Dullin me prêta sa scène et sa troupe. Picasso et Mlle Chanel me vinrent en aide avec une force et une fraîcheur qui ne s'encombraient d'aucun scrupule.

Bref, nous montâmes Antigone sans nous soucier du

comme il faut. Intensité du geste, intensité de la parole, intensité du décor et des costumes, chacun donnait son maximum de réalisme et, par exemple, Mlle Chanel habillait les jeunes princesses de la même

manière qu'elle les eût habillées à l'époque où se créait la pièce.

Je vais monter mon Œdipe Roi avec une troupe de jeunes artistes qui me laissent libre de les diriger et de les costumer à ma guise. Cette fois je n'hésite plus. Je travaillerai dans le demi-sommeil qui me dicte mes dessins et mes poèmes. J'ai, du reste, la certitude que les costumes, en fin de compte, ressembleront beaucoup plus aux vestiges fascinants du musée de l'Acropole que si je cherchais à m'inspirer d'eux.

Au théâtre, il s'agit de résoudre des problèmes où l'archéologue n'entre pas en ligne de compte. Ses conseils ne feraient que du vide et de la mort.

Il faut être entendu et vu, ne

jamais distraire l'oreille au bénéfice de l'œil, etc...

Il y a dans le théâtre grec et singulièrement dans Œdipe quelque chose de dur, d'atroce, d'implacable, de royal qui se trouve à l'aise sur les planches et qui frappe comme les traces de mains sanglantes sur les cloisons, après un crime.



# ŒDIPE OU L'ENFANT DU MALHEUR

PAR  
JEAN ANOUILH

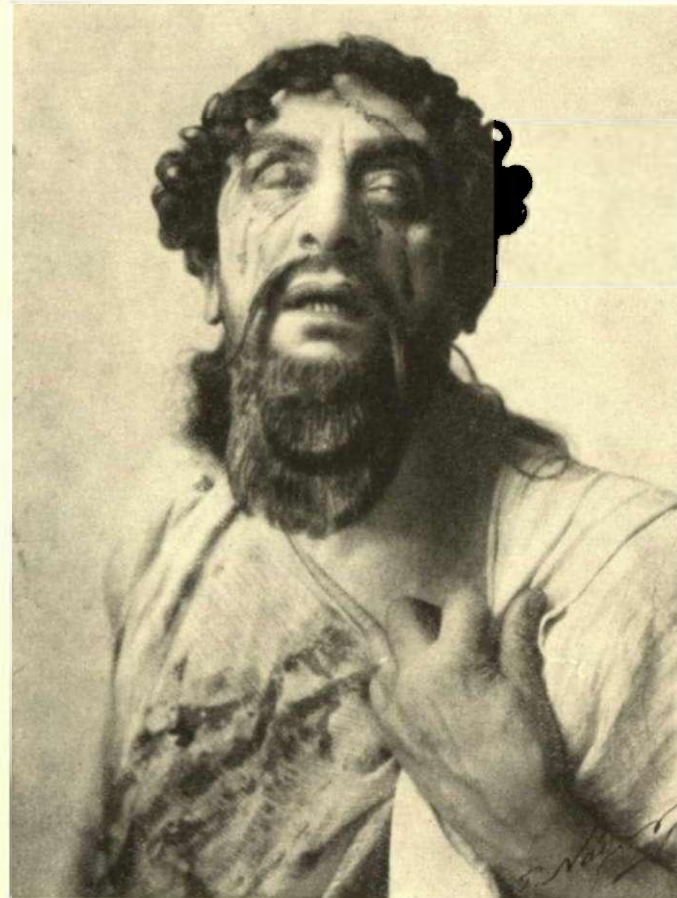
L'HOMME vous a suivie depuis le coin de la rue en vous racontant son histoire. Orphelin, l'Assistance Publique, puis à Eyesses bien sûr, ou à Belle-Isle ; le service militaire, l'adjudant et Biribi. Après : la déveine, le goût de crier « Mort aux vaches » pour rien, pour être passé à tabac et tirer deux mois de plus et, au Tribunal, l'inutile invective contre la Société qui n'arrange pas les choses. Ensuite l'hôpital : une maladie spécifique ou, mieux, une de ces maladies des pauvres, à rechutes multiples, à suppurations mystérieuses, une de ces gigantesques calamités des héros anciens qui sont maintenant à l'usage exclusif des femmes de ménage. Évidemment en sortant de l'hôpital il est passé sous l'autobus qui guettait, avec ses gros yeux de brute myope, un pauvre bougre aussi intéressant — une vraie friandise pour le destin. Ça lui paraît naturel cet accident ; tout naturel aussi que la Compagnie ait déchargé sa responsabilité car il ne traversait pas dans les clous et que ses reins brisés lui enlèvent sa dernière chance de gagner quelques francs, la nuit, aux Halles... Ce petit vieillard grelottant n'a d'ailleurs que trente sept ans. Il a du temps devant lui.

Il vous a dit son histoire en geignant mais n'en croyez rien, il n'en voulait qu'à vos vingt sous... Et, au bistrot où le débauché ira les boire, il recommencera son récit en rigolant. Il se vantera de sa malchance exceptionnelle et, au moment de l'autobus (le clou de son histoire), il fera le silence comme un cabot, avec un coup d'œil autour de lui.

A cette minute, il sera aussi content que votre oncle le colonel lorsqu'il raconte son tigre, adossé à la cheminée. Il videra posément son vieux rhum, — vos vingt sous —, relèvera sa manche et, conclusion triomphale, fera circuler à la ronde son avant-bras veineux ou ses auditeurs extasiés pourront lire en capitales bleues :

ENFANT DU MALHEUR  
PROMIS A DEIBLER

Pour vous il a geint, il a laissé cachée l'inscription qui ait sa gloire et son réconfort. C'est un lettré doublé d'un



ALBERT LAMBERT DANS Œdipe Roi.

Ph. Nadar.

psychologue : il s'est douté qu'il vous manquait un sens exact du théâtre tragique et que, pour avoir vos vingt sous, il valait mieux adopter le genre complainte.

Il a eu raison. S'il avait donné libre cours à sa virile joie du malheur ; s'il s'était permis, comme tout à l'heure au bistrot, cet horrible rire en racontant le coup de pied du gardien qui lui a fait perdre un testicule ou la naissance du septième petit dernier qui est sorti si petit de la mère esquintée qu'on l'a mis à coucher dans une boîte à chaussures, vous lui auriez refusé votre aumône. Mais il a été correct et classique. Vous lui avez donné et, mi-vexée, mi-effrayée, comme d'habitude, vous avez pressé le pas en chassant l'insidieuse et héréditaire pensée que vous aviez été abusée par un professionnel millionnaire.

Vous ne le retrouverez jamais. C'est dommage, chère amie, vous qui suivez cette question avec tant d'intérêt à l'Université des Annales : pour vingt sous, vous aviez l'occasion de voir un héros grec en chair et en os.

« Enfant du malheur », vous n'avez donc jamais pensé que c'était ça qu'Œdipe s'était allègrement gravé au fond des yeux avec la broche de Jocaste lorsque, tremblant d'une joie inavouable, il eut enfin appris du dernier

messenger qu'il avait scrupuleusement suivi l'oracle?

« Promise à Deibler » n'est-ce pas dès le début la douce certitude d'Antigone?

— Je ne comprends plus.

— Je m'en doutais. Comment pourriez-vous comprendre, vous qui vous cachez la tête comme une autruche à la première peine ; vous qui voulez être heureuse, coûte que coûte, entre votre chauffage central, vos murs blancs et vos amours commodes, que, tout au bout du désespoir, il y a une blanche clairière où l'on se meurt de joie...

— Mais pourtant, voyons, — vous brouillez tout —, je me souviens parfaitement d'une représentation d'Œdipe-Roi, il y a deux ans à la Comédie Française...

— J'allais vous le dire.

# LE SOMMEIL D'EPIDAURE

PAR  
ANDRÉ DE RICHAUD

Qui dira jamais le prix de l'ignorance? Je ne sais pas un vers tragique grec. Les comédies me sont à peu près inconnues et pourtant tous les héros du drame grec me paraissent plus familiers que le plus proche de mes amis. Plus familiers même que les quelques fantômes que je promène constamment en moi et qui m'aident à vivre. Parce que justement je trouve ces grandes statues chargées de cris, creusées de galeries, bouillonnantes de sang, étincellantes de regards vers la nuit comme moi-même tandis que ceux que j'approche et qui essayent de me « mettre sur la voie » par des phrases, des actes, des costumes, au lieu de s'enrichir à mes yeux ne font qu'user contre moi leurs aspérités.

Chaque homme a, je crois, la tragédie grecque préfigurée en lui. Chaque aventure de sa vie ne peut qu'émousser la force dramatique qu'il porte en venant au jour comme chaque siècle n'a pu qu'affadir le génie tragique occidental. L'étude des œuvres ne peut être qu'un plaisir et de second ordre, tandis que la visite des lieux où elles ont fleuri est une admirable vérification.

A Epidaure, à Delphes et à Eleusis se produisent en nous des sortes de solidifications — le mot cristallisations est trop grêle — brutales qui peuvent conduire à une sérénité parfaite ou à un désespoir total. Les remous les plus noirs de l'être, les douleurs les plus aveuglantes de l'âme s'immobilisent soudain. Les passions inexplicables prennent un masque que la lumière fouille avec amour et cruauté, les pensées les plus troubles se mettent à chanter clairement et on peut s'endormir entouré de héros qui parlent la langue la plus intelligible du monde.

Le théâtre élizabéthain séduit aisément l'adolescent avide de voir et d'entendre la vie. Nous avons tous été bouleversés, un jour, d'apprendre l'existence de ces tréteaux ruisselants de sang, d'airs de guitare et de parfums italiens. C'est un théâtre qui s'ajoute à nous et nous enrichit. Comme un stupéfiant, il nous fait perdre conscience de nous-même. Il nous habille selon notre

désir. Il nous fait la grâce de nous prendre tour à tour pour Roméo, Othello ou Hamlet. Chaque minute d'une vie s'y trouve appelée par son nom, chaque folie peut y trouver sa justification. Le drame grec, au contraire, nous creuse et nous dépouille; nous revêt pareil à une

vague en furie. Le sacrifice se prépare. Le sang qui va jaillir — ce sang qui sortira éternellement du marbre et des cyprès qui entourent Delphes ou Epidaure — ce n'est pas celui de tel ou tel héros de Ford ou de Ben Johnson, qui sent le cuir de Venise, mais bien le nôtre.

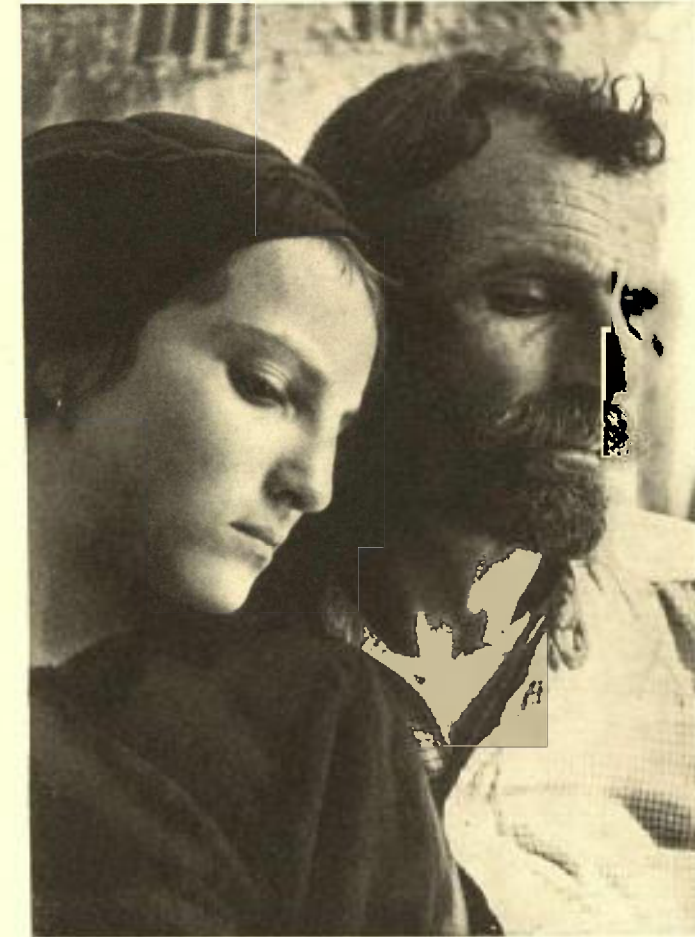
Chaque pas, dans ce labyrinthe de colonnes et de clameurs nous dépouille d'un héros que nous croyons porter en nous. Oh!... Nous ne rencontrons pas de pages à colerettes ni de princesses travesties, nous ne respirons pas l'odeur du fard à bon marché, nous n'entendons la mandoline, ni l'alouette. Au contraire, à mesure qu'on s'avance le silence devient plus épais et le mur plus nu. Le cœur oppressé bat plus vite, chaque pas délie une chaîne... Tous vos mirages vous ont abandonné et vous demeurez seul avec vous-même. Seul.

Aucune amitié ne nous lie à ce peuple légendaire. Les âmes faibles ne peuvent y trouver consolation ou réconfort. C'est très bien ainsi...

Merveilleux pays où, en tout lieu, l'homme le moins digne de ce nom devient vraiment le centre du monde! On ne regarde pas le Parthénon : on baigne avec lui dans le même mystère. De même pour la tragédie. Elle est partout en Grèce, autour de nous comme le cercle de l'horizon. Elle déplace les lignes, agrandit les passions, donne de nouveaux cris à la douleur. Elle dévore tout ce qui n'est pas à sa mesure mais transforme en marbre ou en airain tout ce qui le mérite.

C'est un philtre d'horreur et de sang qui rend idiot le professeur et fou le poète.

Heureux celui qui peut s'endormir à Epidaure avec l'espoir de s'éveiller fou.



PAYSANS GRECS

Ph. O. H. T.



MOUNET-SULLY DANS "AMPHITRYON"



SARAH BERNHARDT DANS "PHÈDRE"



SAMARY ET GOT DANS "AMPHITRYON"



FENOUX DANS "PHÈDRE"

Photos Nadar

LE THÉÂTRE GREC AVANT GUERRE

## Mounet-Sully, Isadora Duncan, Angelos et Eva Sikelianos Bergers de la Nouvelle Alliance hellénique.

PAR  
Gabriel BOISSY.

Voici trente ans nul, sauf les archéologues, ne songeait à visiter la Grèce. C'était un pays lointain, quasi inaccessible et l'on traitait d'« orientale » cette terreur qui a fixé la civilisation, qu'aussi absurdement d'ailleurs on appelle aujourd'hui « occidentale ».

Rares étaient ceux qui s'aventuraient là-bas... Goethe lui-même, révélé à son propre génie par les temples siciliens, n'avait point poussé jusqu'à la terre-mère ! Les récits de Chateaubriand, de Buchon, la mort de Byron avaient créé une légende de risques et plus nocifs encore furent les historiens ignares qui répandaient cette erreur que les Grecs d'aujourd'hui n'avaient rien de commun avec ceux d'autrefois.

Comme si les paysans changent jamais, comme si changent les vertus des paysages !

Un homme parut, un de ces génies souverains qui répandent une lumière et des enseignements dont ils ignorent eux-mêmes l'étendue... Cet homme ne connut la Grèce que tardivement mais le génie hellénique l'habitait et l'inspirait par delà une ingénuité divine. Ce fut Mounet-Sully.

A Mounet-Sully remonte la résurrection du rythme grec, de l'harmonie grecque, de la « musique » méditerranéenne. De Mounet-Sully part la filiation qui s'épanouit aujourd'hui en croisiers fervents, en livres multiples, subtils ou exaltés, savants ou rêveurs. Ce fut Péladan qui, le premier, dégagea et fixa dans une page inoubliable les découvertes, la réviviscence spontanée de l'orchestrique athénienne que le génial interprète d'*Edipe-Roi* offrit alors aux imaginations et à notre mémoire héréditaire, tout à coup réveillées et émerveillées.

Un beau soir son art inspira une propagatrice enchantée : la divine Isadora, Isadora l'Isadorable comme a dit Fernand Divoire. Qui ne se souvient de ces bas-reliefs vivants qu'elle déploya sur nos souvenirs et nos désirs ? Apollon et Dionysos en elle accordèrent leur génie contrasté et Nietzsche eût été son hiérophante s'il l'eût connue.

Ici, la lignée spirituelle prolifère. L'un des admirateurs les plus sages, l'un des fidèles d'Isadora fut Mario Meu-

nier, alors secrétaire de Rodin. Puis, admiratrice d'Isadora, Eva Palmer et sa sœur vécurent auprès de Raymond Duncan, frère d'Isadora, puis, un jour bienheureux, Eva Palmer rencontra le poète pin-darique qu'est Angelos Sikelianos et devenait cette Eva Sikelianos, à laquelle on allait devoir les

sublimes, les incomparables chorégies de Delphes. Paris déjà s'était mêlé à Athènes.

Or le signataire de ces lignes, disciple de Péladan, organisateur, sous l'égide de Paul Mariéton, des chorégies d'Orange, fervent de Mounet-Sully et d'Isadora Duncan, allait par un grand hasard être appelé à constituer et à diriger la petite mission d'écrivains français qui, pour la première fois, entreprenait une croisière collective vers la Grèce, vers la *magna parens*, pour en rapporter une vision tellement éblouie, un chant si enthousiaste que tout Paris et quasi la France entière en furent tout d'un coup imprégnés. De ce jour par-tout sonna l'appel des pays helléniques, l'élan vers la Grèce antique, actuelle, éternelle, le sentiment à la fois impulsif et volontaire que cette connaissance paracheva l'homme et lui offre enfin l'image d'une victoire. Cette première mission réunissait autour de leur « colonel » : Mario Meunier, Eugène Marsan, Marcel Boulenger, André Billy, Pierre-Plessis. Deux et peut-être trois d'entre eux déjà sont morts. Mais tous passeront leur enivrement,

comme un mal sacré, à leur pays.

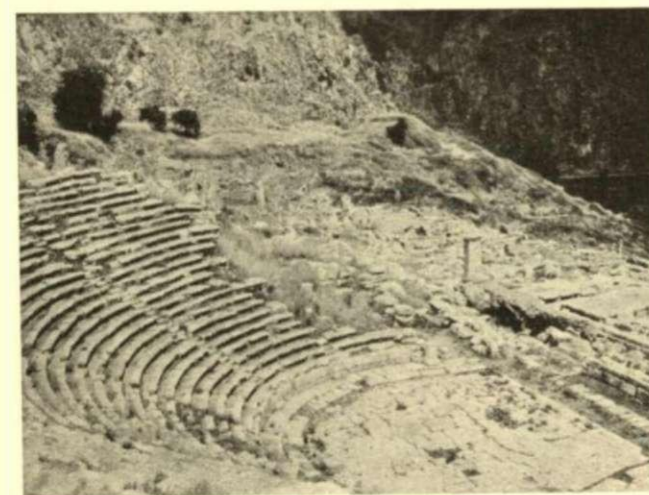
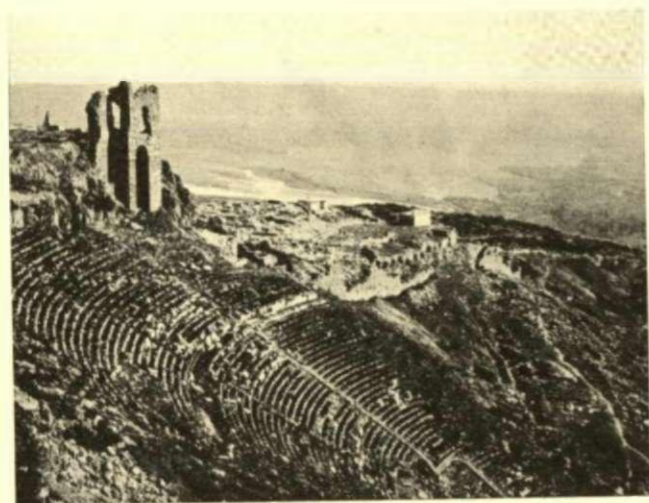
Tous avaient été initiés à ce grand désir, préparé à cette communion par leur ferveur pour Mounet-Sully, pour Isadora d'où part ainsi la chaîne qui, par le petit nombre d'apôtres que j'ai nommé, a rétabli le lien brisé. Les deux pôles ou plutôt les deux foyers de l'esprit méditerranéen, Paris et Athènes, communiquaient de nouveau grâce à cette phalange d'intercesseurs. Un jour l'on s'aperceva que la France, desséchée par un trop exact cartésianisme, dut à leur inspiration ou à leur volonté d'avoir retrouvé une âme, c'est-à-dire l'ingénuité des paysages et le secret des sanctuaires où reposent les dieux éternels.



PAUL MOUNET, DANS ORESTE DES ERINNYES (à gauche)

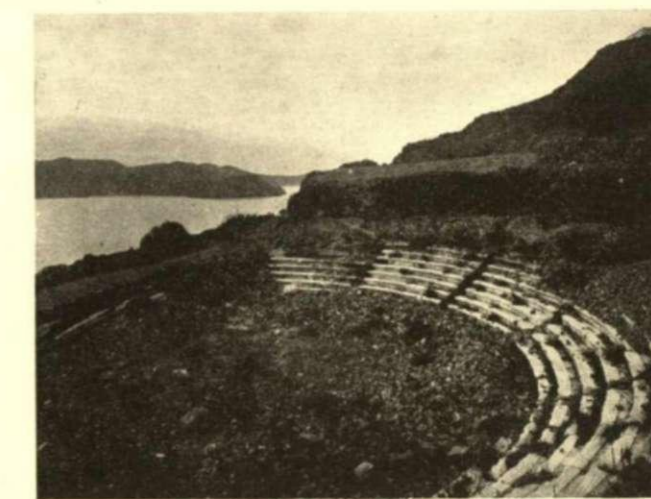
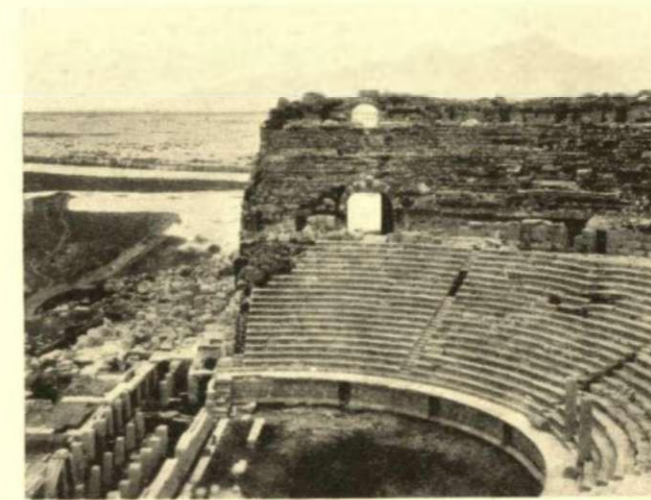
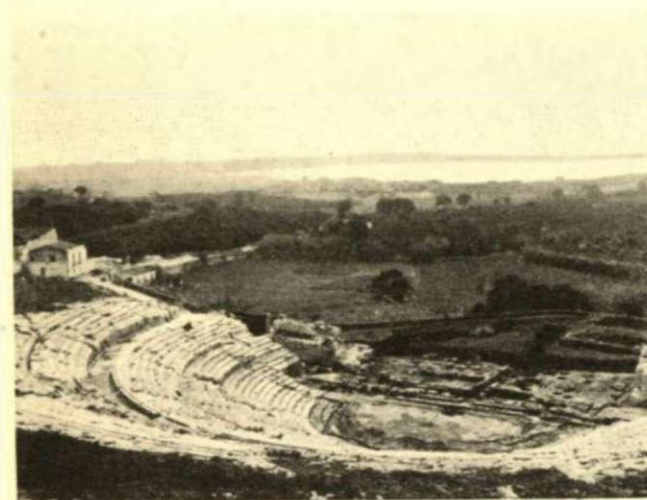
MOUNET-SULLY, DANS ORESTE D'ANDROMAQUE DE RACINE (à droite)

PERGAME — TAORMINE — DELPHES



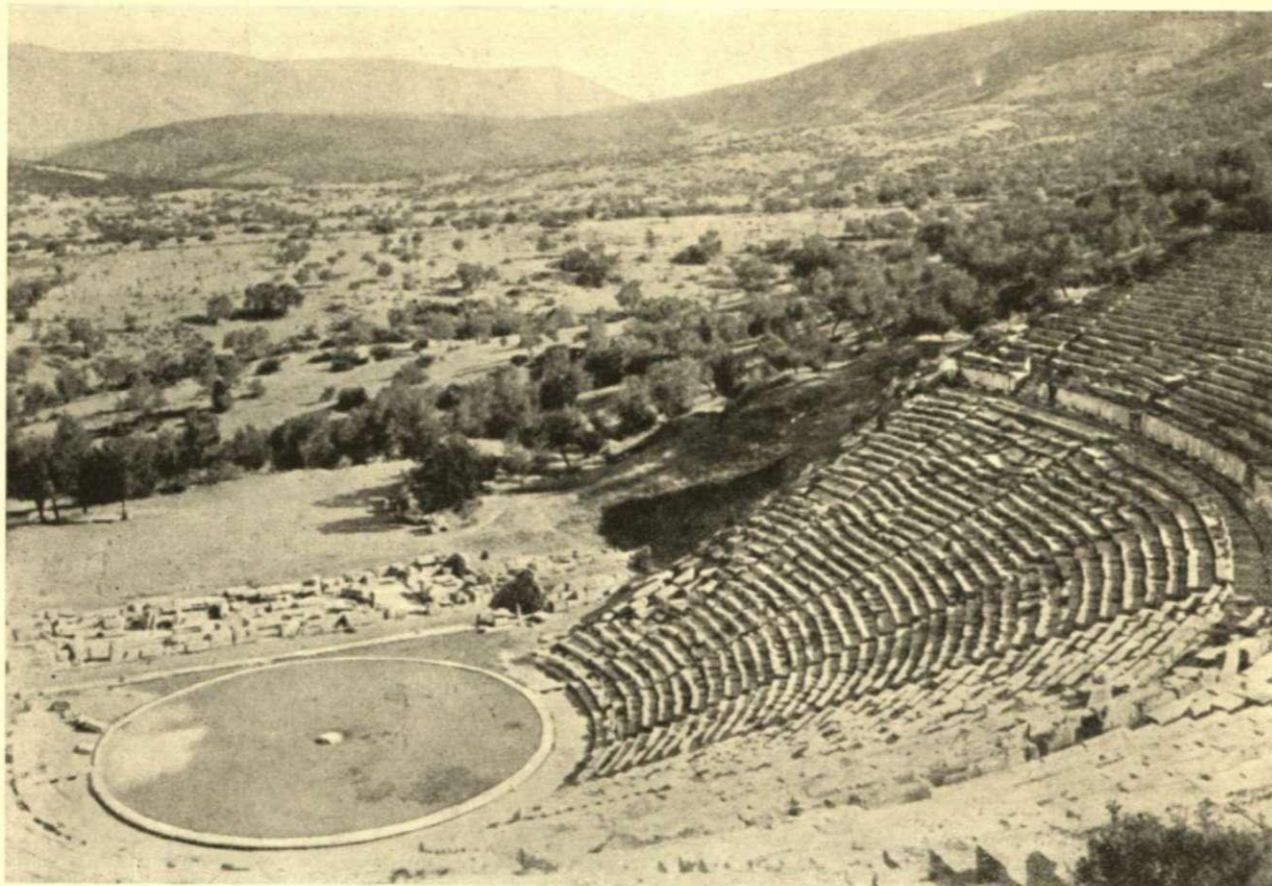
ÉPHÈSE — ARGOS — LE PIRÉE

SYRACUSE — MILET — DÉLOS



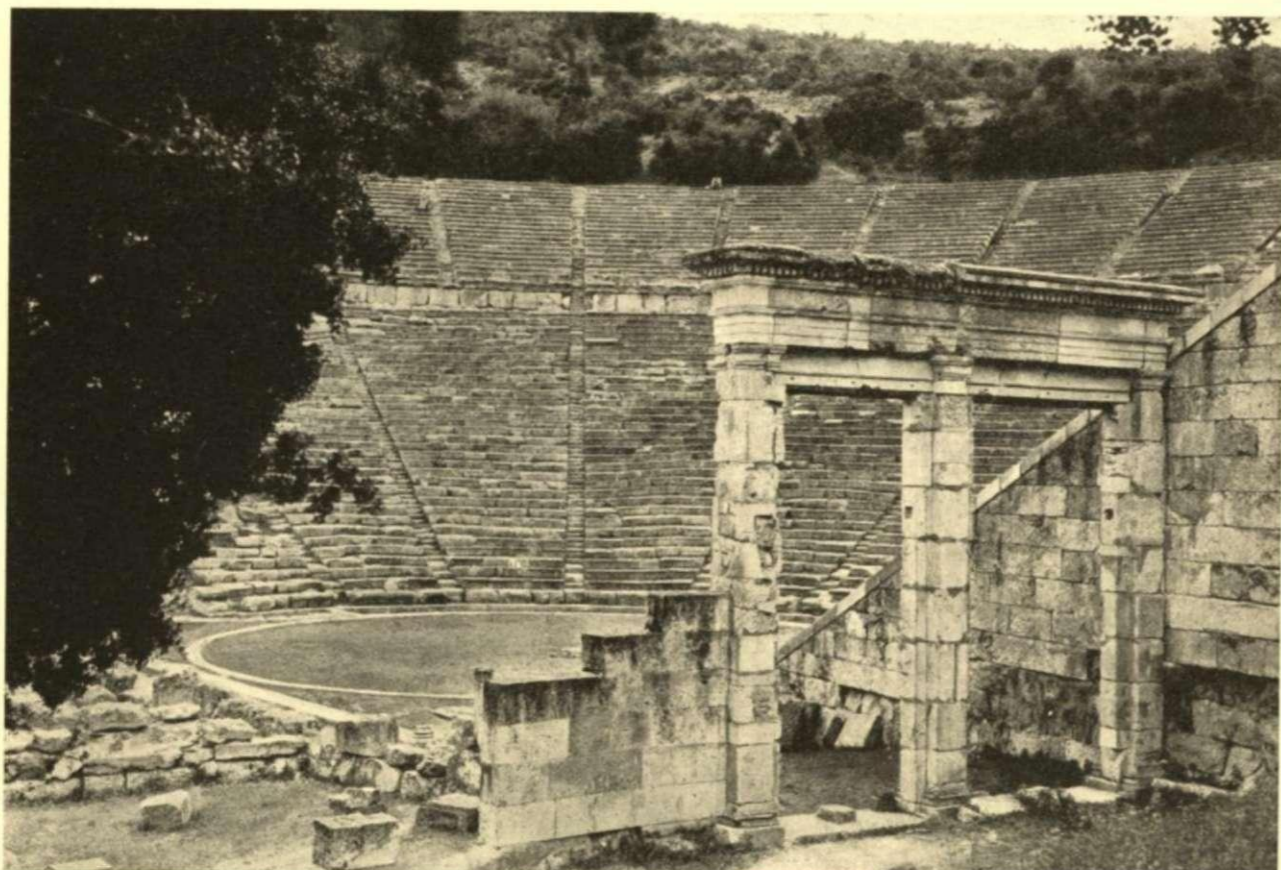
CORINTHE — PRIÈNE — MILOS





ÉPIDAURE

Ph. Fred. Boissonnas



ÉPIDAURE

Ph. Emile Séraf



## ACTUALITÉ DU THÉÂTRE GREC

PAR

ROGER VITRAC

L'actualité de la Grèce en général nous amène insensiblement à des initiatives, à des tentatives plus particulières et plus précises. Ce que l'esprit percevait obscurément, ce qui n'était que pressentiments, attraction inconsciente, ce qui n'était acquis que pour mémoire, s'ordonne, se différencie, s'éclaire, prend tout à coup figure et apparaît enfin en pleine lumière avec le ruissellement merveilleux de la découverte et la mécanique délicate de l'invention.

Tout d'abord ce sont des signes avant-coureurs qui nous émeuvent comme des prophéties ou des mirages. Une attraction, une curiosité religieuse nous entraîne vers des lieux qui portent semble-t-il la révélation en eux-mêmes. On se prend à ces pièges dont l'appât est la figure d'un Dieu qui hésite entre le marbre et la chair, qui semble suspendu à une ligne idéale comme

celle de l'horizon, ligne qui s'avère enfin aussi réelle que la ligne de flottaison d'un navire.

Et puis le flou, la zone trouble de l'apparition se dissipe pour ne laisser subsister que des contours où ne mordent guère qu'une buée, qu'un nuage de matière réelle : Une traînée de salpêtre, un lichen ébloui. Ces résidus contiennent pourtant l'étincelle et la goutte de sang d'où sortira tout un monde avec sa vie déterminée et les germes de sa destruction.

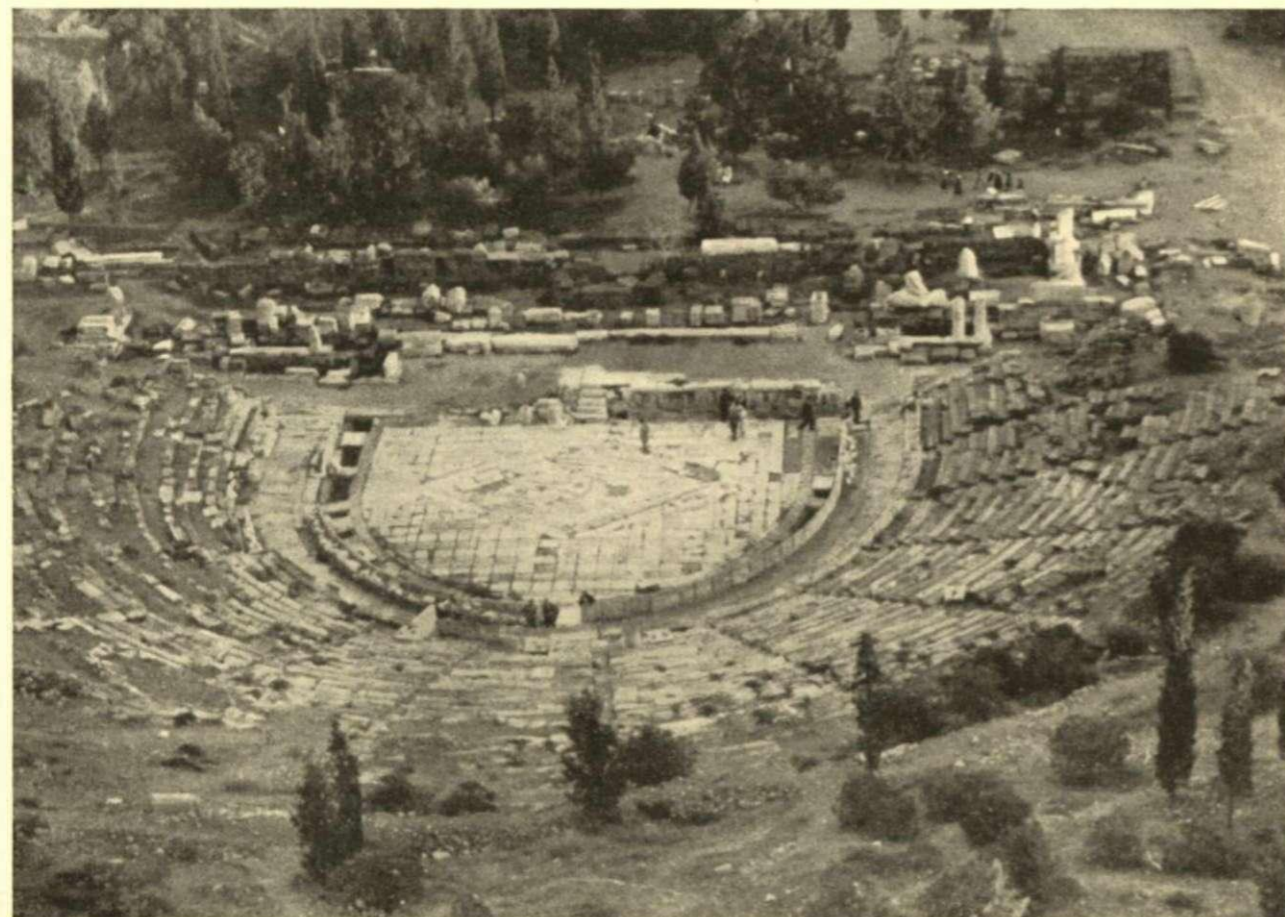
★

Ainsi le voyageur a rapporté de Grèce, plus puissants que ses souvenirs, ces deux grains de vie et de tonnerre qui seront jusqu'à sa mort — souvent à son insu — le levain de son activité.



THEATRE D'HERODE A ATHÈNES

Ph. Fred Boissonnas



THEATRE DE DIONYSOS A ATHÈNES

Ph. Dr. Marcel Danis.

Les tragiques grecs ne procédèrent pas autrement, car les démarches de la pensée furent de tous temps identiquement fatales. Mais alors que nous recherchons notre connaissance et notre action parmi les miettes brillantes d'Epidaure ou d'Athènes, ils moissonnèrent les champs de la légende et de la conscience pour — adossés à une montagne —, en projeter les gerbes spectrales sur la terre et le ciel de leur pays.

Ce furent alors des constructions de bois hâtives, des tremplins improvisés, des sortes de ponts de bateaux qu'ils bâtissaient de proche en proche comme une chaîne et sur lesquels ils jetaient le public à la rencontre des héros et des rois qui se formaient et se métamorphosaient à l'autre bout parmi les vignes, les oliviers et les étoiles.

Et puis le génie s'associa à la contemplation et donna aux foules impatientes cette attitude d'attente et de concentration que le cercle réalise parfaitement. Des gradins fragiles s'élevèrent au creux des collines. Puis l'on s'habitua au lieu des apparitions. On le fixa dans le roc. C'est alors que les ouvriers creusèrent des sillons aux arêtes dures, au flanc même des rochers de l'Argolide. Le théâtre d'Argos s'éleva alors comme une marée concentrique de pierre face à son destin, avec d'un côté, les décors cruels de Mycènes et de l'autre les coulisses sanglantes de Tyrinthe.

Les Dieux ayant pactisé avec les hommes, les créateurs s'étant associés à leurs créatures, les uns et les autres n'avaient plus qu'à disparaître. Et les Dieux suivirent les auteurs tragiques dans le fameux *linceul de pourpre de l'oubli*, dont les déchirures fort heureusement laissent encore briller les archipels de la mémoire.

Le peuple s'installe dans le drame. Il construit pour les revenants divins et pour les hommes immortels ces enceintes figées comme un frémissement sonore. J'imagine qu'en laissant tomber une goutte d'or sur la pierre étalon du théâtre, celui-ci s'ordonna avec ses banquettes de marbre comme les ondes remontantes d'un lac et s'organisa autour du premier son comme le firent toutes

les Cyclades lorsque le soleil eut fixé d'un trait brillant Délos au milieu de la mer.

Alors le drame débarrassé de ses crimes et de sa frénésie se déroula avec la majesté religieuse et sacrée des théories. La scène devint un autel. Le palais, un tombeau. Le sacrifice un divertissement profane. Et l'éclatant Dionysos émasculé, flétri, porté par le poids de sa barbe pétrifiée, s'inclina devant l'apparition statique d'Apollon Olympien.

Où donc se trouve cette actualité sinon dans les analogies de l'histoire et de notre pensée, dans cette confusion contagieuse qui permet aux images de notre conscience de prendre l'apparence des morts dans un paysage perpétuellement perdu et retrouvé.

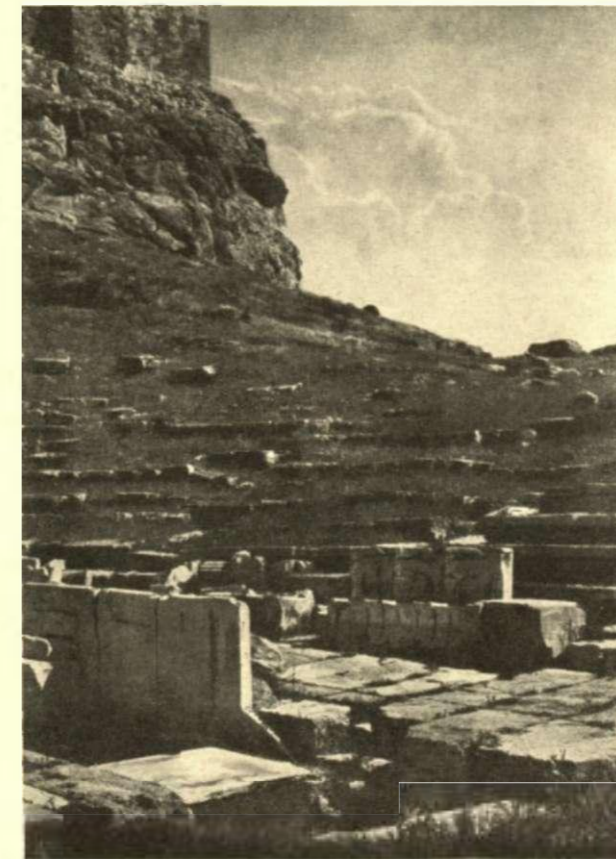
★

La mer qui ferme derrière Athènes le théâtre de Dionysos, et qui baigne celui de Délos, les deux montagnes amazones d'Epidaure, les gouffres de Delphes inondés d'oliviers sacrés, l'Etna devant Taormine, la colossale symphonie de Pergame, l'isolement de Légeste, le démoniaque amphithéâtre de Milos, l'écrasante présence de Corinthe, chacun des théâtres propose un thème différent à la tragédie, non plus une mise en scène, mais une sorte de mise en Nature où seul le ciel reste inchangé.

Cette harmonieuse diversité se plaît à remuer notre esprit changeant. Sans doute est-ce là toute la forêt éternelle avec les mythes puissants qui l'habitent, mais c'est aussi, à son image, les fauves de nos passions et les vivants feuillages de nos émotions.

A nous de rechercher les redoutables analogies, à nous de recréer à notre échelle les démarches dramatiques de la forêt primitive et de reconnaître dans nos velléités civilisées et angoissantes le crime et l'érolisme des fatalités et des destins exemplaires.

Nous avons abandonné, puis nous avons perdu, le sens profond de l'activité humaine. Nous avons ramené à des échanges faciles toutes les aspirations profondes de l'être. De petites histoires ont remplacé le goût de l'absolu. Et nous avons transformé en honnêtes complaisances l'honneur véritable de vivre. Notre psycho-



THEATRE DE DIONYSOS

Ph. Fred. Boissonnas

logie devient aussi automatique que le jeu de dames et nos destins particuliers se trouvent si indiscernablement mêlés que nous vivons de proche en proche, comme à tâtons. Rien ne nous éclaire plus sur le sens obscur de nos joies, qui sont réduites, et sur nos angoisses qui vont à la dérive.

★

Dans ce désordre d'acteurs sans foi, quel auteur dramatique actuel pourrait retrouver — et même s'il les retrouvait, intéresser son monde — aux mythes modernes. Je veux dire à ces mythes éternels contre lesquels combattent aveuglément les usages et la justice.

C'est pourtant dans cette matière inerte que subsistent et persistent les grandes causes et les grands effets de l'amour.

Au-delà des intrigues superficielles, dans un monde où les grands mannequins d'Œdipe, de Clytemnestre, d'Electre, de Phèdre brillent toujours d'un éclat empourpré, subsistent les pierreries ternies de nos destins parallèles. Non loin de notre enfance qui est voisine de la mort, nous retrouverons ces parures liées les unes aux autres comme des chaînes. Elles nous lient encore dans ce théâtre véritable où je ne sais par quelle crainte nous n'osons pas jeter les yeux.

Freud en a tracé quelques lois avec l'épingle sanglante de Jocaste.

Nous attendons encore l'auteur qui écrira de cette encre le drame de nos destins égarés.

Au cours des dix dernières années Dullin, Jouvet et Pitoëff nous ont donné à Paris des œuvres adaptées ou inspirées d'Eschyle, de Sophocle ou d'Aristophane.

*Antigone*, *Œdipe*, la *Machine Infernale* de Jean Cocteau ; *Les Oiseaux* et la *Paix* réécrits respectivement par Bernard Zimmer et François Porché ; enfin *Amphitryon 38*, *La Guerre de Troie* et plus dernièrement *Electre* de Jean Giraudoux, témoignent que l'esprit grec souffle encore sur les théâtres français.

Peut-être pourrait-on reprocher à ces créations d'avoir parfois serré de trop près l'actualité immédiate, d'avoir souvent profité d'un engouement particulier. Il n'en est pas moins vrai que même rajeunie la machine fatale a parfaitement fonctionné.

★

Je souhaite — et ce souhait n'a rien d'irréalisable — je souhaite que non plus devant le mur romain d'Orange, mais face aux paysages d'Argolide, de Phocide, d'Attique, sur les théâtres d'Epidaure, de Delphes ou d'Athènes on plante les décors en bois massif du palais des Atrides et que la « *chambre du crime* » nous rapporte intactes du fond de l'horizon les passions éternelles qui animent encore toute l'humanité occidentale.

Il faut que la *machine roulante* qui transportait les meurtriers et leurs victimes sous la tribune des Dieux redevienne pour les auteurs dramatiques modernes le véritable chariot de Thespis.



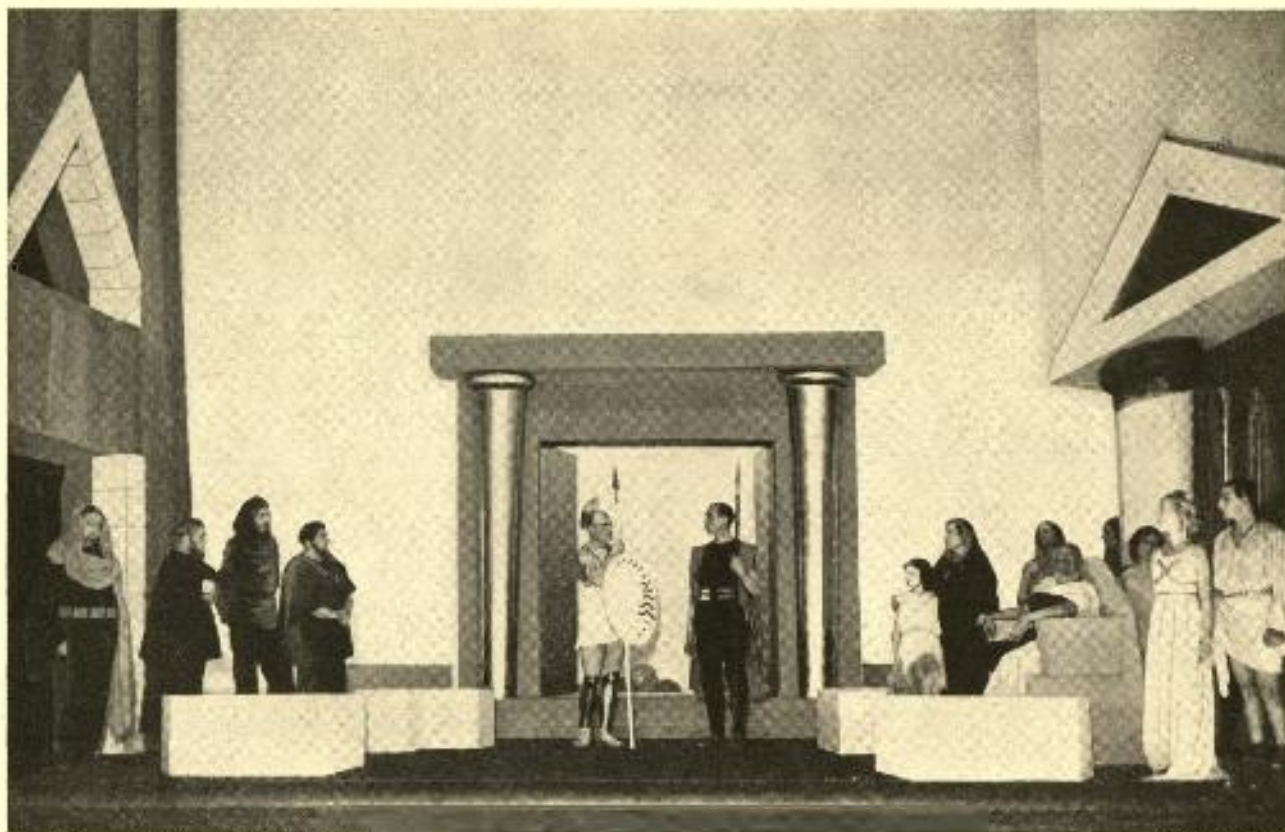
## Contrastes

Le Roi-Soleil - Apollon  
et  
Le Régent - Dionysos

Les Danseuses de Delphes  
et  
La Grande Rachel dans Phèdre

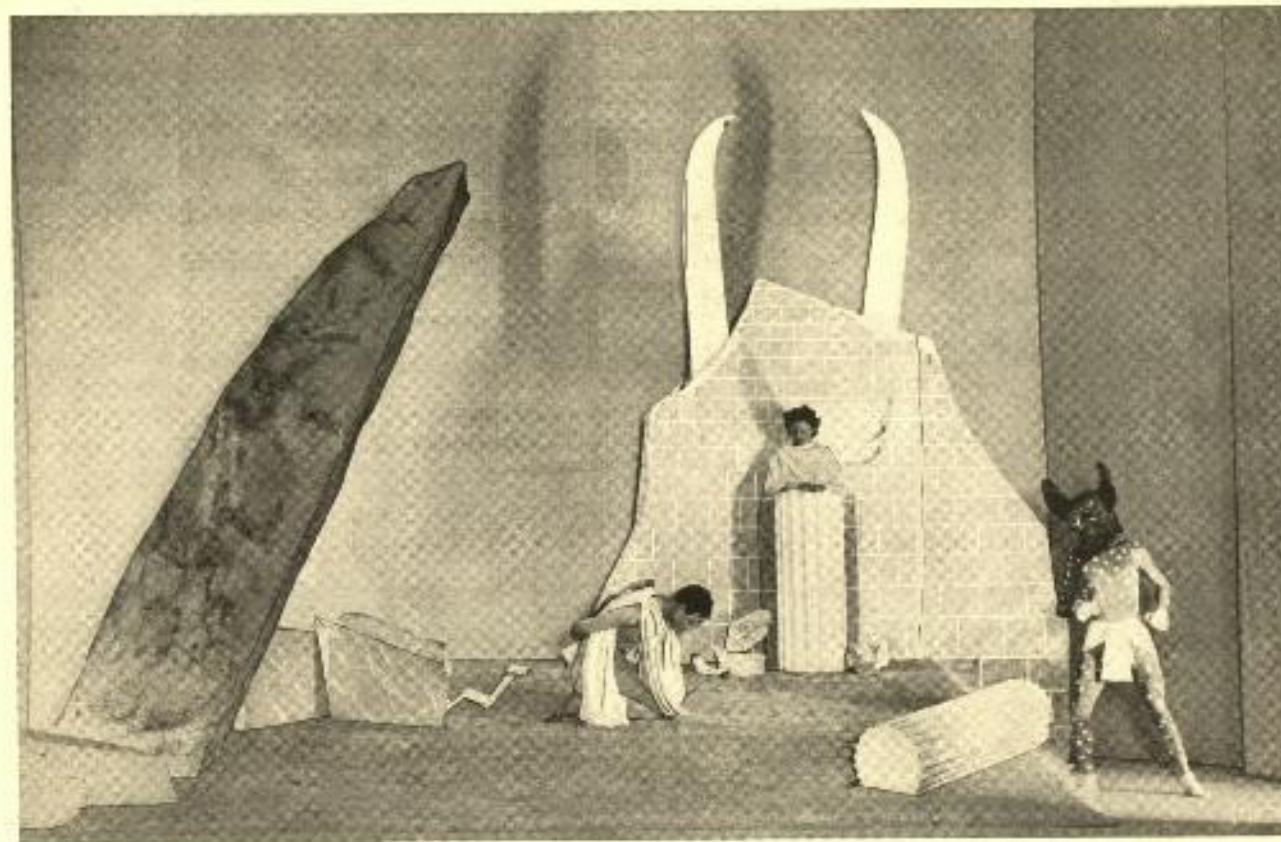


Ph. Giraudon.



« LA MÈRE DE MOÏSE N'AU RA PAS LIËU »

Ph. Lipnitski

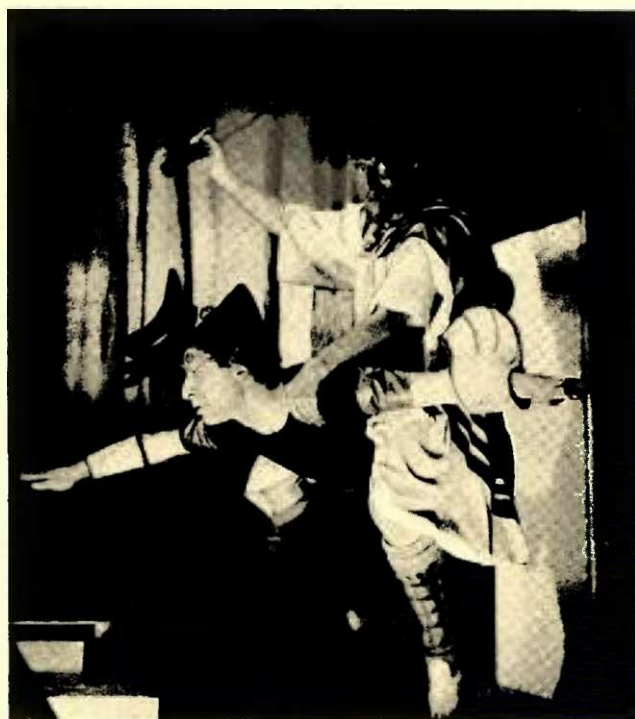


« LA MACHINE INFERNALE »

Ph. Lipnitski

## LA MÈRE-TRAGÉDIE

PAR GEORGES BATAILLE



CH. DULAIN DANS « LA PAIX »

Ph. Lipnitski

La vie tient plus qu'à rien d'autre au parcours qui va de la forêt dionysiaque aux ruines des théâtres antiques. C'est ce qu'il est nécessaire non seulement de dire mais de répéter avec une obstination religieuse. C'est dans la mesure où les existences se dérobent à la présence du tragique qu'elles deviennent mesquines et risibles. Et c'est dans la mesure où elles participent à une horreur sacrée qu'elles sont humaines. Il se peut que ce paradoxe soit trop grand et difficile à maintenir : cependant il n'est pas moins la vérité de la vie que le sang.

Le dieu dont les fêtes sont devenues les spectacles tragiques n'est pas seulement le dieu de l'ivresse et du vin mais le dieu de la raison troublée. Sa venue n'apporte pas moins la souffrance et la fièvre qui décomposent qu'une joie criante. Et la folie du dieu est si sombre que les femmes ensanglantées qui le suivent, dans leur frénésie, dévorent vivants les enfants qu'elles avaient mis bas.

L'étendue et la majesté des ruines des théâtres représentent à nos yeux incompréhensifs l'accueil que le plus « heureux » et le plus vivant des peuples a fait à la monstruosité noire, à la frénésie et au crime. La ligne des gradins limite le sombre empire du rêve où s'accomplissait l'acte le plus lourd de sens de la vie, qui mue le malheur en chance suprême et la mort en trop grande lumière.

En cela aussi le théâtre comme le sommeil rouvre à la vie la profondeur chargée d'horreurs et de sang de l'intérieur des corps.

En rien, le théâtre n'appartient au monde ouranien de la tête et du ciel : il appartient au monde du ventre, au monde infernal et maternel de la terre profonde, au monde noir des divinités chtoniennes. L'existence de l'homme n'échappe pas plus à l'obsession du sein maternel, qu'à celle de la mort : elle est liée au tragique dans la mesure où elle n'est pas la négation de la terre humide qui l'a produit et à laquelle elle retournera. Le plus grand danger est l'oubli du sous-sol sombre et déchiré par la naissance même des hommes éveillés. Le plus grand danger est que les hommes cessant de s'égarer dans l'obscurité du sommeil et de la Mère-Tragédie achèvent de s'asservir à la besogne utile. Le plus grand danger est que les misérables *moyens* d'une existence difficile apparaissent comme la *fin* de la vie humaine. La *fin* n'est pas ce qui facilite : elle ne se trouve pas dans les travaux du jour : on l'appréhende dans la nuit du labyrinthe. Là, la mort et la vie s'entredéchirent comme le silence et la foudre. Là, pour que la terre soit chargée des explosions sombres qui ne cessent pas de nouer le cœur, le monstre doit tuer et recevoir la mort.



J. P. AUMONT DANS LA « MACHINE INFERNALE »

Ph. Lipnitski

# LA NÉVROSE DES DANAÏDES

PAR

Mme SVALBERG

Le théâtre grec s'est inspiré des légendes mythologiques qui perpétuent le souvenir des origines du monde et semblent exprimer en même temps les grands conflits humains de l'inconscient.

Nous savons que les grecs dérobaient au vulgaire la signification de leurs mystères sacrés ; la foule ne participait aux sacrifices religieux qu'à travers le voile des symboles qui suffisaient à son incompréhension et à ses instincts. Sous cette simple enveloppe, les initiés savaient reconnaître le visage de la divinité sublime et l'enseignement des saints mystères réservés aux élus.

Nous ignorons quelles révélations comportaient les initiations d'Eleusis ; mais nous sommes frappés de voir avec quelle étrange constance les actuelles interprétations psychanalytiques trouvent dans les symboles de la mythologie et du théâtre qui en déroule, les schémas typiques des conflits de l'inconscient.

Déjà Freud a décrit sous le nom de « complexe d'Œdipe » le drame de la fatalité humaine ou inconsciemment chacun de nous se trouve plus ou moins engagé. Mais à côté de ce conflit essentiel, nous trouvons, exposé et développé, toujours sous la forme symbolique (selon la tradition religieuse et théâtrale de la Grèce), bien d'autres angoisses non moins douloureuses de l'âme humaine. Par exemple l'histoire des Danaïdes. D'après la tradition, ce drame dont Eschyle, l'initié d'Eleusis, a porté au théâtre la première partie, pourrait se diviser en trois actes.

Dans le premier acte, les cinquante Danaïdes, filles de Danaos, ont fui leur pays pour échapper à l'hymen qui leur fait horreur. Ces vierges en fuite, au nombre de cinquante (cinq est d'après Pythagore le nombre de la vie et de l'union sexuelle (1) sont le symbole de la femme anormale, cherchant à se soustraire à la loi commune de son sexe. La présence de Danaos, leur père

(1) Nous retrouvons ce nombre cinq, que mentionne le récit des Danaïdes, dans la parabole évangélique des cinq vierges sages et des cinq vierges folles, parabole dont la signification profonde semble être la même que celle de la légende grecque, et d'un symbolisme encore plus transparent. Les lampes, autour desquelles se déroule le drame, symbolisent l'inconscient des vierges. Les vierges folles qui n'ont pas entretenu leurs lampes sont les femmes égarées loin de leur féminité ;

jaloux et terrible, indique quel est le responsable de l'attitude névrotique de ces filles. Cernées par leurs prétendants, les Danaïdes feignent de se soumettre, mais le soir de leurs nocces chacune tue son époux. Ce meurtre, deuxième acte du récit, est l'expression dramatique du désir de castration qui hante les femmes ainsi névrosées. Ne pouvant égaler l'homme dans sa virilité, elles cher-

chent à l'en frustrer afin de se mesurer avec lui en égales et avec le désir de l'asservir. Mais tandis que consciemment, dans la vie réelle, toute agression directe contre l'homme paraît monstrueuse à celles qui lui sont le plus opposées, l'inconscient morbide de ces femmes ne cesse de poursuivre l'ennemi sur le plan moral, attentif à l'user, à le mettre en échec, à le briser dans ses élans et ses initiatives.

Le dernier acte de la destinée des Danaïdes se joue aux enfers, ou ces filles tragiques sont condamnées à remplir éternellement un tonneau sans fond.

Devant le symbolisme de cette torture, on ne peut qu'admirer l'intuition prodigieuse du génie grec. La peine des Danaïdes est, à la fois, le rappel et la synthèse de toutes leurs aberrations. Ce tonneau sans fond est l'emblème de leur féminité fautive et décevante ; elles essayaient de le remplir, accomplissant ainsi une fonction qui n'est pas de leur sexe et dans ce geste viril on voit la marque de leur

inversion. L'éternité de leur peine, consistant à recommencer indéfiniment la même et vaine parodie, est l'image de la fatalité qui pèse sur leurs sœurs terrestres.

Pour celles-ci, l'attitude de révolte et d'inversion adoptée vis-à-vis d'un conflit précis, débordé dans tous les domaines, enserrant leurs vies dans le cercle infernal des mécanismes inconscients, où chacun poursuit obscurément un insaisissable but sans issue et sans espoir.

elles n'entrèrent pas dans la salle du festin, tandis que les vierges sages avec leurs lampes toujours prêtes, se rendent au devant de l'époux. Celles-là sont dans la voie de leur féminité, elles marchent dans la « lumière », elles sont élues pour avoir pu accepter leur destin. De plus, dans cette parabole c'est dans la nuit, image de l'inconscient et de l'instinct, que se fait entendre la voix annonçant l'arrivée de l'époux.



CRATÈRE (IV<sup>e</sup> S. AV. J.-C.) UNE AVENTURE NOCTURNE DE JEUS SCÈNE DU THÉÂTRE POPULAIRE

# A PROPOS D'ŒDIPE

PAR

DR. R. ALLENDY

La valeur incomparable du théâtre grec réside dans le fait que ce dernier a pleinement répondu à ce que l'inconscient collectif attend du spectacle : la projection, sur des héros, du drame intérieur qui se joue dans l'âme de chacun et l'adoucissement de l'angoisse par *catharsis*.

A ce point de vue, le thème d'Œdipe, dans ses rapports avec ses parents et ses enfants, représente le problème affectif de la famille sous ses divers aspects. Quel que soit son fondement historique, cette légende (d'ailleurs puisée par Eschyle dans une *Œdipodie* qui n'est elle-même que la réédition de chants épiques très anciens) n'a été retenue que dans la mesure où elle s'adaptait aux conflits les plus répandus parmi les hommes, et ce sont précisément les conflits qui opposent les tendances égoïstes ou *instincts du moi* aux exigences sociales ou familiales.

La psychanalyse a établi que la situation œdipienne marque une phase nécessaire dans l'évolution affective de l'enfant et qu'une solution imparfaite de cette situation constitue le noyau le plus général des névroses. Il s'agit de l'opposition affective du fils au père, puis de sa fixation à la mère, fixation qui devrait se dériver vers une autre femme à la puberté. Œdipe commence par tuer son père — qu'il ne connaît pas — c'est-à-dire par faire cesser son sentiment d'infériorité vis-à-vis du rival. Est-ce par hasard que ce meurtre se situe au carrefour de Potnia, dont le sens étymologique se rattache à l'idée de puissance ou de désir ? Puis il aborde le sphinx, c'est-à-dire la femme qui n'a plus de la mère que la partie supérieure, mais dont le reste du corps est empreint d'animalité. L'adolescent Œdipe est représenté devant le sphinx tenant à la main l'oiseau (symbole de sa puissance phallique) qu'il est prêt à laisser vivre ou à étrangler, selon l'attitude du sphinx. Du même coup, il comprend le mystère de la sexualité maternelle et de sa propre naissance. Mais notre héros commet l'inceste sur sa mère Jocaste. Longtemps

après, lorsque les fils nés de cette union sont devenus grands, il en reconnaît l'horreur et s'arrache les yeux. (Il demeure un certain mystère dans le rapport inconscient des yeux avec la castration, si souvent observé dans la pratique psychanalytique).

Mais cette cécité signifie plus encore : elle montre le père oublieux de ses propres difficultés passées lorsqu'il contemple l'adolescence de ses fils. Œdipe — ceci est

d'une importance capitale — transmet la malédiction familiale et continue la chaîne fatale. Alors que son propre père Laïos

l'avait d'abord conçu contre la volonté des dieux, puis l'avait condamné à la mort dès le berceau, balançant entre ses aspirations

personnelles (continuer sa race) et les intérêts de son pays (indiqués par l'oracle), Œdipe, déjà coupable d'inceste et de parricide, jette la malédiction sur ses propres fils Étéocle et Polynice, et cela pour un motif futile : on ne lui a pas servi un morceau assez fin au repas du sacrifice.

Ainsi l'histoire d'Œdipe nous apprend que l'homme qui a souffert du complexe familial tend à le reproduire sur ses enfants. La rivalité d'Étéocle et de Polynice montre aussi que le complexe du père peut se

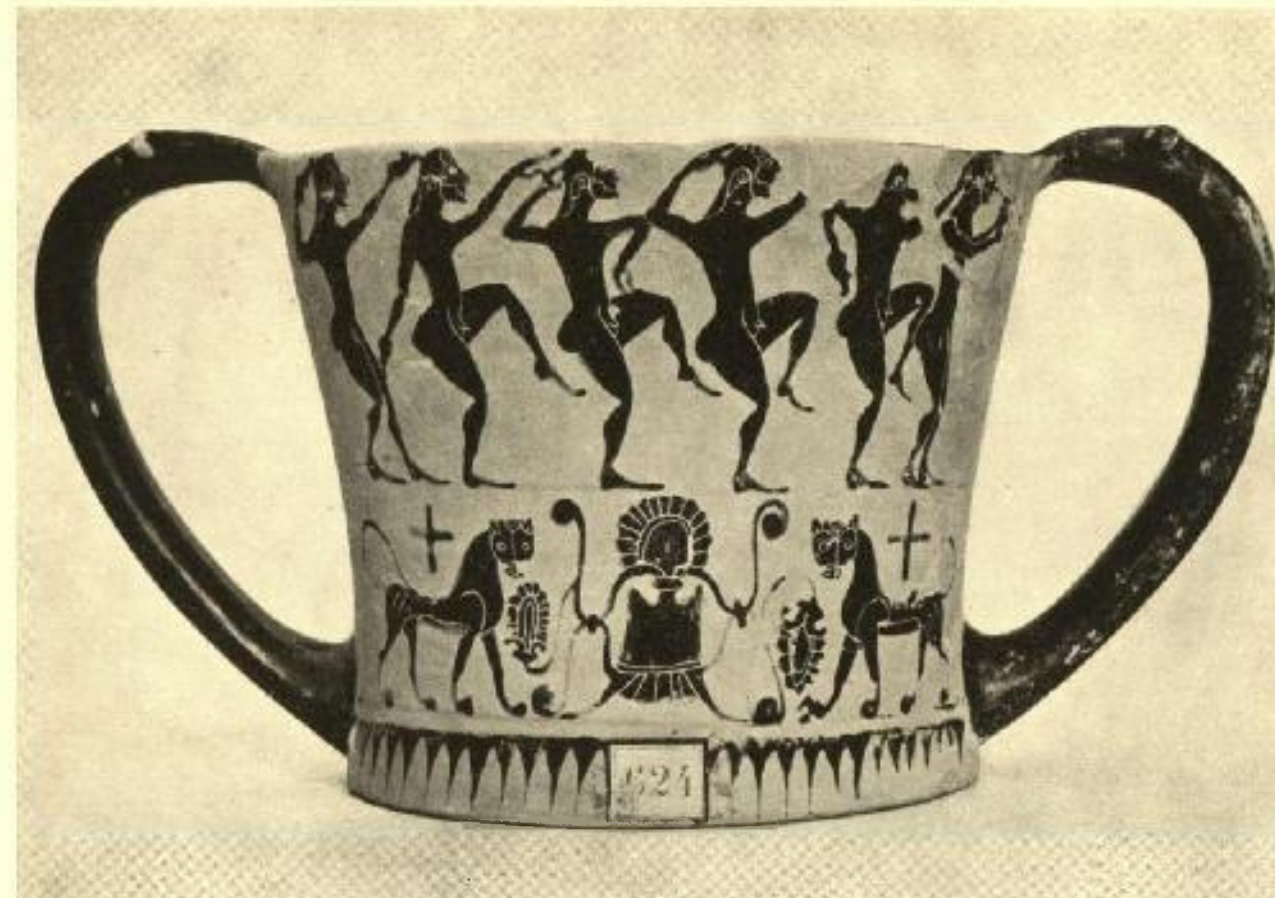
transposer en rivalité fraternelle.

Mais le plus important est que la solution idéale du complexe familial se trouve indiquée, notamment dans *Les Sept devant Thèbes* d'Eschyle : Elle ne consiste pas à gémir, s'arracher les yeux ou maudire ses enfants comme Œdipe, ni à sacrifier les siens à une rivalité égoïste comme Polynice, mais à subordonner son intérêt personnel à celui de la collectivité, comme Étéocle. Il y a là une sublimation de l'auto-punition en sacrifice à la collectivité qui contient tout le mécanisme de la civilisation. Notons que ce n'est pas une collectivité quelconque, mais celle des sujets dont Étéocle est roi et nous comprendrons que la meilleure façon de se libérer du complexe œdipien consiste à se donner au salut de ses enfants. Il y a là un aspect de la légende antique que la psychanalyse peut commenter avec profit.



VASE ATTIQUE. POÈTE, JOUEUR DE FLUTE DIONYSIAQUE ET ACTEUR (400 ANS AV. J.-C.) MUSÉE NATIONAL D'ATHÈNES.

Ph. Séraf.



KANTHARE ATTIQUE OU BÉOTIEN. DANSE DES HOMMES PRÉCURSEURS DE LA SIKINNIS DU DRAME SATYRIQUE 580-570 AV. J.-C.). MUSÉE NATIONAL D'ATHÈNES.

Ph. Séraf.



VASE ATTIQUE. DANSES SATYRIQUES (570 ANS AV. J.-C.) MUSÉE NATIONAL D'ATHÈNES.

Ph. Séraf.

## *Le Théâtre et les Arts plastiques dans la Grèce ancienne.*

PAR

JEAN CHARBONNEAUX

*Conservateur adjoint au Musée du Louvre*

J'IGNORE si un critique d'art ou de théâtre a jamais eu la curiosité de dresser un tableau chronologique où l'évolution et les renouvellements des arts plastiques et du théâtre seraient résumés sur deux colonnes, en regard des dates les plus caractéristiques. Prenons par exemple le célèbre tableau de Degas intitulé « Intérieur » ou « le Viol » (1874) : n'est-il pas vrai que l'émouvante précision du décor, que la mise en place et l'éclairage à la fois si poétique et si juste des personnages

expriment ici admirablement ce qu'Antoine s'est efforcé de réaliser sur la scène? Or le tableau de Degas est antérieur de treize ans à la fondation du Théâtre-Libre (1887). Bien entendu, il n'est pas question de supposer une influence de la peinture de Degas sur l'esthétique théâtrale d'Antoine. Mais nous sommes sûrs en tout cas que l'influence inverse n'a pas pu s'exercer. Il est possible que, le cinéma aidant, nous assistions à un renversement des positions. Et je ne jurerais pas qu'au-



LECYTHE ATTIQUE : DIONYSOS  
CHATIANT LES SATYRES QUI  
AVAIENT VOLÉ SES ARMES.  
(480 AV. J.-C.) MUSÉE NATION-  
NAL D'ATHÈNES. Ph. Séraf.

aujourd'hui les créations originales de nos meilleurs metteurs en scène n'agissent pas sur l'imagination de certains artistes. Du moins le rajeunissement du spectacle théâtral, dans ces dernières années, est dû très certainement à une vision nouvelle empruntée aux arts plastiques. D'une façon plus générale, on m'accordera peut-être que depuis la fin du Moyen âge jusqu'à ces dernières années le théâtre chez nous était moins vivant que les arts plastiques, plus artificiel, plus détaché de la vie et par conséquent moins sensible aux variations de notre climat esthétique. Rien donc d'étonnant si les hellénistes ont pu croire que dans la Grèce ancienne le spectacle théâtral était de même dans la dépendance des créations des arts plastiques et suivait leur évolution. Je suis tenté pour ma part d'opter pour une opinion presque diamétralement opposée.

★

Le théâtre en effet est au cœur de la vie grecque. Non seulement chaque bourgade a son théâtre, mais la littérature grecque tout entière est essentiellement dramatique : Victor Bérard a démontré que les poèmes homériques étaient dialogués ; la poésie lyrique ne se conçoit que chantée et même dansée ; la philosophie développe ses thèmes sous la forme du dialogue. Le Grec ne vit pas chez lui mais sur la place publique où il est en perpétuelle représentation : les cérémonies religieuses et les séances des assemblées politiques sont du théâtre et du meilleur. Aristophane n'aura qu'à transporter sur la scène les unes ou les autres pour en tirer les plus sûrs effets. D'ailleurs, au théâtre comme à l'Assemblée, les spectateurs participent directement à l'action : l'orateur sur son estrade basse, l'acteur dans l'orchestra parlent et gesticulent au milieu du public, de plain-pied avec lui, et le paysage même est convié à la fête.

Après cela, on a le droit de se demander si les arts plastiques ne sont pas eux aussi une manifestation théâtrale, au meilleur sens du mot, et comme une branche de l'art dramatique. J'ai pour ma part toujours pensé que les Grecs ont inventé le haut-relief pour pouvoir présenter face au public, dans les cadres supposés vides des métopes et des frontons, des groupes d'acteurs — héros ou dieux — mimant un épisode mythologique. Et j'ai essayé de démontrer, il y a quelques années, que les signes expressifs dont les sculpteurs se sont servis pour exprimer tel ou tel sentiment sur les visages — bouche entrouverte, front ridé, nez et sourcils froncés — ils les ont empruntés aux vieux masques rituels, prédécesseurs des masques de théâtre. On a d'ailleurs depuis longtemps comparé le fronton Est d'Olympie à un prologue de tragédie. Examinez encore les sculptures du fronton Ouest du Parthénon, telles que nous les connaissons par les dessins exécutés au XVII<sup>e</sup> siècle pour l'ambassadeur de Nointel. Deux protagonistes, Athéna et Poseidon, sont aux prises ; Athéna frappe le sol attique de sa lance et fait surgir l'olivier ; à ce coup de théâtre, les héros de l'Attique qui composent le chœur de cette tragédie sculptée frémissent et s'agitent comme sous un vent de tempête et les beaux fleuves couchés dans les angles du fronton s'éveillent et se soulèvent dans la lumière. Ainsi, dans le théâtre de Delphes, j'ai vu le chœur des Suppliantes soudainement courbé comme par le vent du large, quand Danaos tourné vers la mer annonce à ses filles l'arrivée des fils d'Egyptos.

★

Concluons que si les Grecs ont bouleversé les anciennes conventions et insufflé la vie dans l'art, c'est parce que chez eux l'imagination poétique était inséparable de l'action théâtrale.



ALABASTRON ATTIQUE.  
(500 AV. J.-C.) MUSÉE NATION-  
NAL D'ATHÈNES. Ph. Séraf.

# La XX<sup>e</sup> Croisière classique en Grèce

a eu lieu à bord du s/s « **Champollion** », des Messageries Maritimes  
avec le concours du « **Voyage en Grèce** », du 22 mars au 11 avril.

Sous le patronage de S. E. N. Politis, Ministre de Grèce à Paris ; S. E. Ch. Simopoulos, Ministre de Grèce à Londres ; de la Direction des Musées Nationaux et de l'École du Louvre ; de la Société des Amis du Louvre et du Journal « Le Jour ».

## MEMBRES DE LA CROISIÈRE :

- |  |   |   |   |
|--|---|---|---|
| <p>Mme ACHALME.<br/>M. Georges ANDRE.<br/>M. et Mme ANGUE.<br/>M. Pierre ANSART.<br/>Mlle ANTONINI.<br/>Mme et Mlle ARMAGNAC.<br/>M. Jacques AUBER.<br/>Mlle AUBRY.<br/>M. BALDY.<br/>Mlle Simone AUBRY.<br/>M. BASS.<br/>M. BAUMBARTNER.<br/>M. Mme et Mlle BAUTIER.<br/>Comtesse de BEAUMONT et son fils.<br/>M. Mme et Mlle BEDEL.<br/>Mlle BENJAMIN.<br/>M. et Mme BERNARD.<br/>M. et Mme de BETHMANN.<br/>M. et Mme BIZET.<br/>M. BODYCOMBE.<br/>Mlle BOILEAU.<br/>Mlle BODART.<br/>M. et Mme BOLINTINEANO.<br/>M. BONAVENTURE.<br/>M. Alain BONIFACE.<br/>M. et Mlle Henry BORDEAUX.<br/>Mlle A. BORDET.<br/>M. BOTSCHUYVER.<br/>Mlle Simone BOUCHERY.<br/>Mme BOURDEAU.<br/>Mlle BOUVIER.<br/>Mlle BREDEAU.<br/>Mlle BRETILLARD.<br/>Mlle Suzanne BRISSY.<br/>M. et Mme BRISSON.<br/>Mmes et Mlle BRYDE.<br/>Mlle K. BRYDE.<br/>Mlle BURT.<br/>Mme CAMUS.<br/>M. T. CARTER.<br/>M. et Mme G. CAPTIER.<br/>Mme Veuve CATTEAU.<br/>Mlle Renée CAUBET.<br/>M. et Mme CAVALIER.<br/>M. et Mme CHAILLOU.<br/>Mme CHAPE.<br/>Mme et Mlle CHARNE.<br/>Mlle CHEVALIER.<br/>Mlle Henriette CHEVRIER.<br/>Mlle CLIFF.<br/>Mlle COTY.<br/>M. COUDURIER.<br/>M. Mac COY.<br/>M. et Mme P. DANSEREAU.<br/>M. DARBEDA.<br/>M. et Mme DAUPHIN.<br/>M. DELCROIX.<br/>Mlle Jacqueline DELACOUR.<br/>Mme DÉLECLUZE.</p> | <p>Mlle DELAJOUR.<br/>M. et Mlle DEONNA.<br/>M. et Mme DESFOSSÉS.<br/>M. DESLANDRES.<br/>M. DEVAMBEZ.<br/>Mlle Bernadette DONON.<br/>Mme du DOUET.<br/>M. DUCHESNE.<br/>M. et Mme DUPUIS.<br/>Mlle Michelle ECHAVIDRE.<br/>M. et Mme EMERIC.<br/>M. et Mme ESSIQUE.<br/>M. et Mme FABIUS.<br/>Mme et Mlle FAUCOMPTE.<br/>M. et Mme FLACHARD.<br/>Mlle Chantal FLICOTEAUX.<br/>Mme FOREST.<br/>M. et Mme FORSEY.<br/>M. et Mme FOUQUE.<br/>Mlle Geneviève FOURNIER-FOCH.<br/>Mlle Denise et Nicole FREMONT.<br/>M. FUCHS.<br/>Comte Jean de GAIGNERON.<br/>M. et Mme GASIOROWSKY.<br/>Mlle GAUTHIER.<br/>Mme GENTIL.<br/>M. et Mme GIRAUD.<br/>M. GODARD.<br/>M. Georges GOLDNER.<br/>M. et Mme GOMART.<br/>M. Gilbert de GONCOURT.<br/>M. GONDRAN.<br/>M. et Mme P. GRAEF.<br/>M. et Mme W. GRAEF.<br/>M. et Mme GRANAT.<br/>Mme GRASSET.<br/>Mme M. J. GROS.<br/>M. GUEVARA et enfant.<br/>Mlle Nini GUEVARA.<br/>Baronne de GUNZBOURG.<br/>Mlle Mac GURK.<br/>Mme GURY.<br/>M. et Mme HACFORTH.<br/>M. et Mme HANDFORD.<br/>Mlle de la HARPE.<br/>M. L. HAVE.<br/>Famille HENCHS.<br/>Mme HERBETTE.<br/>M. HEURTAULT.<br/>Mlle HICKOX.<br/>M. Henri HILAIRE.<br/>Mlle HUBER.<br/>M. Léon HUCK.<br/>M. et Mme HUGUET.<br/>M. et Mme HUMBERT.<br/>Mme et Mlle JACQUES.<br/>M. Y. JAMES.<br/>Mme JEANNENEY.<br/>Abbé E. JARRY.</p> | <p>Mme M. JANNEZ.<br/>Abbé JACQ.<br/>M. et Mme JOB.<br/>M. DESLANDRES.<br/>Abbé KERVENNIC.<br/>Mlle Alice KEOGH.<br/>M. KERN.<br/>M. GRIVART de KERSTRAT.<br/>M. Mme et Mlle KLEINKNECHT.<br/>Mme de KNORRE.<br/>Mlle Hélène LAFOY.<br/>M. Mme et Mlle LANCE.<br/>M. A. LASKIN.<br/>M. Max LAUBEUF.<br/>Mme LEBLANC.<br/>M. LECARON.<br/>Mme et Mlle J. LECLERC.<br/>M. LEFEUVRE.<br/>M. Jean LEMAN.<br/>Mlle F. LEMONNIER.<br/>M. Mme et Mlle LUGT.<br/>Mme H. M. LYON.<br/>Mme MANIGLER.<br/>Mme MARGARITIS.<br/>Mme M. MASSE.<br/>Mme MATRON.<br/>M. Pierre MATRON.<br/>Abbés MAUDET-KERRIEN.<br/>Mlle de MAYNARD.<br/>M. MAZUREL.<br/>Mme MERLIN.<br/>M. MERTZ.<br/>Mme MESRINE.<br/>Mlle Marguerite LESTRE.<br/>M. P. MOLLET.<br/>Milles MOSER.<br/>M. NETRE.<br/>M. Mme et Mlle MICHOU.<br/>M. Jacques MONLUC.<br/>Mlle M. de MONTAUZON.<br/>Mlle Simone MOUTON.<br/>M. Mme NORDMANN.<br/>Milles MUSTAD.<br/>M. et Mme OPPENHEIM.<br/>M. Mme et Mlle OUDINET.<br/>Mme OZEL.<br/>M. et Mme PAYEN.<br/>M. et Mme PELLEQUER.<br/>M. et Mme PELLOT.<br/>M. Mme et Mlle PERROT.<br/>Mlle K. PHILIPS.<br/>Mme PICHON.<br/>M. et Mme PICQUET.<br/>Mlle Denise POECKES.<br/>Prince et Princesse PONIATOWSKI et Fils.<br/>M. QUESTE.<br/>Mme RENAULT.<br/>M. et Mme RECOQUE.</p> | <p>M. et Mme RIESCO.<br/>Mme RIPERT.<br/>M. et Mme RIO.<br/>M. et Mme ROBERT.<br/>M. Marcel PORRAL.<br/>Mlle PRISSET.<br/>M. J. PUEZ.<br/>Milles REGULSKA, FANGOR, O'REILLY.<br/>M. Mme et Mlle RENAUD.<br/>M. RIVOIRE.<br/>M. Mme ROCH et Colonel ROCHEFRETTÉ.<br/>M. ROMANELLI.<br/>M. RONCALEZ.<br/>M. et Mme ROUSSEL.<br/>M. SABATIER.<br/>M. SALLE.<br/>Milles SALINA.<br/>M. SALLELES.<br/>Mlle SARENS.<br/>Mlle Cécile SCHUMBERGER.<br/>M. et Mme SCHULUMBERGER.<br/>M. et Mme SCHUMANN.<br/>Marquis de SEGONZAC et Mme.<br/>M. et Mme SEYDOUX.<br/>Mlle SHERMAN.<br/>M. SIEGRIST.<br/>Mme SILBERMANN.<br/>M. et Mme SITWELL.<br/>Mme SKONHOFF.<br/>M. et Mme SOMARY.<br/>M. et Mme SOMMIER.<br/>Mlle SUZARELLI.<br/>Comte et Comtesse de SUYROT.<br/>Mme A. TELLIER.<br/>Mme A. TENTZER.<br/>M. et Mme TERMIER.<br/>Mlle THESMAR.<br/>Mme THEVENIN.<br/>M. Mme et Mlle THUILLIER.<br/>Mme TIBERGHIAN.<br/>M. et Mme TOULEMONDE.<br/>M. et Mme TOURNAIRE.<br/>M. le Colonel P. TOURNAIRE.<br/>Mme et Mlle TREMOLIERES.<br/>M. ULMANN.<br/>Mlle Anne-Marie VALADON.<br/>M. VALEHRACH.<br/>Mlle Nicole VELAY.<br/>Mme et Mlle de VERTEVILLE.<br/>M. et Mlle VIGIER.<br/>M. VIGNAU.<br/>M. WALLACE.<br/>M. et Mme WALLART.<br/>M. et Mme WEIL.<br/>M. Mme et Mlle DESSEAUX de WIN.<br/>M. et Mme ZAFIROPOULO.</p> |
|--|---|---|---|



TÊTE DE JEUNE HOMME  
BRONZE, ATELIER D'ARGOS (470 AV. J.-C.)  
MUSÉE NATIONAL D'ATHÈNES

Ph. Emile Séraf.

Avant le départ ou au retour de votre Croisière, veuillez consulter la liste des livres spécialement établie pour vous par « *Le Voyage en Grèce* » et qui vous sera envoyée sur simple demande.

- |  |  |   |
|--|--|---|
| <p>CHARLES PICARD : <i>La vie privée de la Grèce antique</i> (Rieder).<br/>W. DEONNA : <i>Dédale ou la Statue de la Grèce archaïque</i>. 2 vol. (Boccard).<br/>JOHN BURNET : <i>L'aurore de la philosophie grecque</i>. (Payot).<br/>G. GLOTZ : <i>La Civilisation égéenne</i>. (La Renaissance du Livre).</p> | <p>A. JARDÉ : <i>La formation du peuple grec</i>. (La Renaissance du Livre).<br/>A. JARDÉ : <i>La Grèce antique et la vie grecque</i>. (Delagrave).<br/>V. BÉRARD : <i>La résurrection d'Homère</i>. (Grasset).<br/>J. DE LACRETELLE : <i>Le demi-Dieu</i>. (Grasset).<br/>G. MÉAUTIS : <i>Eschyle et la Trilogie</i>. (Grasset).<br/>M. MEUNIER : <i>La légende dorée des dieux et des héros</i>. 2 vol. (Librairie de France).</p> | <p>THÉODORE GOMPERZ : <i>Les penseurs de la Grèce</i>. (Payot).<br/>ANDRÉ BILLY : <i>La Grèce</i>. (Arthaud).<br/>M. BEDEL : <i>Le laurier d'Apollon</i>. (N. R. F.).<br/>ED. HERRIOT : <i>Sous l'olivier</i>. (Hachette).<br/>R. PUAUX : <i>Nouveau guide de la Grèce</i>. (Ed. littéraires et techniques).<br/>CLAIRE SAINTE-SOLINE : <i>Antigone, une idylle en Crète</i>. (Rieder).<br/>(A suivre).</p> |
|--|--|---|





# ESCALES D'ULYSSE

organisées à bord du s/s HELLAS

AVRIL

LA  
CROISIÈRE  
CLASSIQUE  
EN GRÈCE  
AURA LIEU  
A BORD DU  
CHAMPOLLION

1 9 3 8

Voici les quatre itinéraires que nous vous proposons pour l'ETE 1937. Chacun d'eux constitue un voyage complet. C'est-à-dire que les escales ont été choisies de telle manière que le voyageur emporte la vision parfaite de la Grèce antique, de la Grèce byzantine, de la Grèce des îles et aussi de la Grèce Orientale.

Il choisira parmi les périples d'Ulysse celui qui convient le mieux à ses goûts ou à son imagination. On sait que, malgré les recherches de l'histoire, la trace fabuleuse des vaisseaux rouges de l'Odyssee, demeure toujours incertaine. Des conférenciers éminents à bord de l'Hellas essaieront, au cours de la navigation, de préciser certains points. Mais on comprendra que ce ne sera là que prétexte à des causeries embrassant des sujets plus vastes. Quant au héros d'Homère, il sera partout où chacun aura su le rencontrer. Voici quelques-uns de ceux lieux où souffle encore l'Esprit éternel de l'Hellade.

**DU 23 JUILLET AU 2 AOUT - BRINDISI, ITHAQUE, ITÉA (DELPHES), LE PIRÉE (ATHÈNES), NAUPLIE, ÉPIDAURE, MYCÈNES, TYRINTHE, DELOS, SANTORIN, EGINE, LE PIRÉE (ATHÈNES), KATAKOLO (OLYMPIE), VENISE.**

Conférenciers : **MM. JEAN GRENIER et AMÉDÉE OZENFANT.**

**DU 20 AOUT AU 3 SEPTEMBRE - VENISE, ITHAQUE, KATAKOLO (OLYMPIE), LE PIRÉE (ATHÈNES), DAPHNI, MONT ATHOS, SKYROS, COS, NAUPLIE, ÉPIDAURE, MYCÈNES, ARGOS, TIRYNTHÉ, DELOS, MYKONOS, LE PIRÉE (ATHÈNES), ITÉA (DELPHES), CORFOU, VENISE.**

Sous les auspices de l'UMFIA.

Conférenciers : **MM. le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE, le Docteur M. LEGRAIN et Paul VANDERBORGH.**

**DU 2 AU 20 AOUT - VENISE, DUBROVNIK, KOTOR, NAUPLIE, ÉPIDAURE, MYCÈNES, TYRINTHE, DELOS, MYKONOS, IZMIR (EPHÈSE) ISTAMBUL, THASOS, ATHOS, CHALKIS, LE PIRÉE (ATHÈNES), ITEA (DELPHES), VENISE.**

Sous le patronage du journal **L'INTRANSIGEANT.**

Conférenciers : **MM. J. CHARBONNAUX, Gabriel BOISSY, DANIEL-ROPS et Charles BERNARD.**

**DU 3 AU 19 SEPTEMBRE - VENISE, DUBROVNIK, KOTOR, DURAZZO, KATAKOLO (OLYMPIE), GYTHEION, CANDIE, SANTORIN, IOS, DELOS, MYKONOS, SKYROS, SKIATHOS, SKOPELOS, CHOREFTO, VOLO (LES MÉTÉORES), CHALKIS, LE PIRÉE (ATHÈNES), ITEA (DELPHES), BRINDISI.**

Sous le patronage des « Amis du Musée Carnavalet ».

Conférenciers : **MM. Abel HERMANT, de l'Académie Française, Max TERRIER, conservateur-adjoint du Musée Carnavalet, et A. W. LAWRENCE.**

La même croisière est patronnée en Suisse par « le Musée d'Art et d'Histoire de Genève » et l'« Association Gréco-Suisse J. G. EYNARD ».

Conférencier : **M. Charly CLERC.**

Ces quatre croisières sont patronnées en Belgique par les Journaux « Les Beaux-Arts » et « l'Indépendance Belge ».

Je crois, l'ayant souvent observé, que le périple grec offre aux hommes, depuis l'adolescence jusqu'à la vieillesse, quelque chose d'infiniment précieux, parce qu'à tous les âges, on a besoin d'une certitude.

Cette certitude, c'est l'idée souverainement réconfortante, infiniment précieuse qu'il n'y a pas d'opposition entre la réalité et la beauté, entre l'action et le rêve et que le vers fameux de Baudelaire n'est pas vrai humainement, du moins n'est pas vrai sous tous les climats. La Grèce, sans nier le poète lorsqu'il chante le vin ou les jeux de Lesbos, la Grèce barre de sa sublime réalité le doute et la négation de Baudelaire. La Grèce maintient la poésie dans le quotidien autant qu'elle l'élève dans l'absolu.

Gabriel BOISSY.

Nous sommes fils de la civilisation méditerranéenne par les Grecs, car ce sont eux surtout qui ont fait planer leur esprit sur les bords de la mer enchantée. La Méditerranée bleue est le grand lac des Sirènes, mais ce sont les Grecs qui lui ont fait une couronne immense, harmonieuse et chantante.

La Grèce est pour nous, elle doit être pour nous, la patrie originelle, l'éternelle patrie sur le plan de la pensée et de la civilisation.

On n'ira jamais trop en Grèce, en pèlerinage, pour aller se prosterner dans ses sanctuaires antiques.

L. DARTIGUES.

Président-fondateur de l'UMFIA.

L'art et la littérature helléniques sont des raisons suffisantes de nous attirer dans ces foyers de l'intelligence. Athènes y a compris le rôle de la médecine. Aussi songe-t-elle à élever cette année une Maison à Hippocrate. Or, se réunit à Paris au début de juillet le premier Congrès néohippocratique. Il se doit d'aller couronner ses travaux dans ce nouveau centre hippocratique athénien, échauffé par l'ambiance de nature et d'art et par l'ardente sympathie de nos confrères de l'Hellade.

Professeur LAIGNEL-LAVASTINE.  
de l'Académie de médecine de Paris.

En évoquant la Grèce et la Beauté, on a l'emphase facile tant on est submergé par d'indicibles souvenirs!

Sachons être simple pourtant. Quand on a vu le Parthénon, l'on aime la Simplicité qui est la grandeur même. Quand on a gravi les flancs du Parnasse, on a connu les Muses et leur grâce aimable. Quand on a médité sur les ruines augustes de Delphes, on a déchiffré le Miracle Grec.

Le souffle apollinien vous pénètre et les jouissances inoubliables dont il vous a gratifiés vous élèvent au-dessus du plan humain si peu habitable par le temps qui court.

Tant de simplicité alliée à tant de Sublimité. Quel beau rêve que cet hellénisme, éternel Inspirateur du Beau, qui, malgré ses évanouissements éphémères, renait toujours avec plus de force, avec plus de puissance. Tant il est vrai que le Beau parfait est indépassable comme le Divin.

Docteur M. LEGRAIN.

Le voyage en Grèce nous enseigne que la raison est humaine et à notre mesure.

Nous étions partis avec un poncif. Nous revenons avec une image ardente comme une flamme. Désemmailloté de son linceul de pourpre où nous le croyions enseveli à jamais, le dieu grec remonte les marches du temple. Vers la lumière.

Charles BERNARD.

A ceux qui n'ont jamais touché en ces lieux fortunés, il reste à découvrir une des plus éclatantes parures que puissent voir nos yeux mortels; et ceux qui les ont connus une fois, ils savent bien, sans qu'on leur redise, que l'image dans leur cœur en est inoubliable et qu'on lui demeure secrètement fidèle comme au souvenir d'un amour adolescent.

DANIEL-ROPS.

Si la Grèce s'est imposée au monde antique, à Rome, puis par celle-ci et par la Renaissance de l'hellénisme à notre civilisation moderne, c'est bien parce que l'Hellène, seul de tous les peuples antiques, a compris qu'au-dessus des hommes d'un temps, d'un pays, d'une race, qui changent sans cesse, existe l'homme éternel, celui dont les besoins spirituels et émotifs s'expriment dans des modes permanents, capables d'être acceptés et appréciés par tous et toujours.

W. DEONNA.

Directeur du Musée d'Art et d'Histoire de Genève.

Ce qui ne cessait pas de l'attendrir, c'était la petitesse des choses. Il se disait : « Cette terre élue est le berceau de la beauté, et elle est véritablement un berceau. » Il reconnaissait avec orgueil qu'il était bien pénétré de l'esprit classique, puisqu'il avait le goût de cette mesure et une sorte d'horreur de l'infini. Quand il contemplait le golfe d'Égine, il s'étonnait naivement que tous les lieux de la plus noble histoire fussent ainsi resserrés les uns contre les autres, et il admirait d'autant plus Salamine qu'il la voyait à portée de sa main.

Abel HERMANT,  
de l'Académie Française.

Alliance de la terre et de la mer, du paysan et du navigateur. Vous verrez les œuvres des hommes antiques, ornements d'Athènes et des cités continentales. Vous admirerez les vignobles de la côte du Péloponèse, les vieux oliviers d'Attique, le travail patient de la nature et des terriens. Mais vous apercevrez presque partout la mer, la mer avec ses golfes capricieux, ses baies dentelées, ses vastes horizons qui restent si proches des humains, la mer avec ses îles, ses ports et ses escales. Et c'est elle qui fera la fraîcheur de la brise d'été.

Paul VANDERBORGH.

Aller en Grèce, y retourner :  
C'est oublier le monde,  
Et c'est retrouver « Le pays qui nous rassemble ».

Roger VITRAC.

POUR INSCRIPTIONS ET RENSEIGNEMENTS, S'ADRESSER A : « LE VOYAGE EN GRÈCE », 4, rue de l'Échelle, Paris (1<sup>er</sup>) TÉLÉPH. : OPÉRA 61-21 et 61-22.

LES HOTELS LAMPSA S. A.

# HOTEL GRANDE-BRETAGNE

(LE PETIT PALAIS)

ATHÈNES

## CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT HELLÉNIQUE

Direction Générale : 5, Rue du Trois-Septembre

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : CHEFERÉTAT

### EN EXPLOITATION

#### LIGNES PRINCIPALES

a) Lignes normales : 1291 kilomètres  
LE PIRÉE-ATHÈNES-THESSALONIKI-GHEVGHÉLI  
THESSALONIKI-FLORINA-KRÉMENIA  
THESSALONIKI-ALEXANDROUPOLIS

#### EMBRANCHEMENTS :

INOI-CHALKIS, LIANOKLADI-LAMIA-STYLIS  
b) Ligne étroite (0,60) : 67 kilomètres  
SARAKLI-STRAVROS

#### RELATIONS INTERNATIONALES

Wagons-lits directs  
ATHÈNES-PARIS via TRIESTE, MILAN, LAUSANN  
(tous les jours)  
ATHÈNES-PARIS via VIENNE, ZURICH  
(trois fois par semaine)  
ATHÈNES-PRAHA-BERLIN (trois fois par semaine)  
ATHÈNES-VIENNE (une fois par semaine)

## THE HELLENIC COAST LINES C<sup>o</sup> L<sup>TD</sup>

Immeuble des Chemins de fer électriques helléniques, LE PIRÉE

DÉPARTS RÉGULIERS BI-HEBDOMADAIRES DE BRINDISI

POUR SANTI 40 — CORFOU — PATRAS — LE PIRÉE

Tous les Lundis et Mercredis à 17 heures. — Paquebot de grande vitesse : « MAKEDONIA » et « FRINTON »

DÉPARTS RÉGULIERS DU PIRÉE A L'ÉTRANGER

Pour BRINDISI, tous les Samedis et Lundis — Pour ALEXANDRIE, tous les Mardis  
Pour CHYPRE, SYRIE, PALESTINE, PORT-SAÏD, ALEXANDRIE, tous les Mercredis

DÉPARTS RÉGULIERS QUOTIDIENS DU PIRÉE

pour les principaux Ports de la Grèce.

Pour tous renseignements, s'adresser aux bureaux du « VOYAGE EN GRÈCE »  
4, rue de l'Échelle, Paris (1<sup>er</sup>)

*Pour se rendre en Grèce :*

COMPAGNIES DE NAVIGATION DESSERVANT LA GRÈCE  
ET LA MÉDITERRANÉE ORIENTALE

Services Maritimes Helléniques :

THE HELLENIC COAST LINES C<sup>o</sup> L<sup>TD</sup>

DÉPARTS BI-HEBDOMADAIRES DE BRINDISI

POUR SANTI 40 - CORFOU - PATRAS - LE PIRÉE

Tous les lundis et mercredis à 17 h. : S/S « MAKEDONIA » et S/S « FRINTON ».

MESSAGERIES MARITIMES

Départs réguliers de Marseille

ANGLO EGYPTIAN MAIL LINE

Départs de Marseille

ROYAL EXPRESS MAIL LINE

S/S HELIOPOLIS — Départ de Brindisi tous les samedis.

JUGOSLAVENSKI LLOYD A. D.

Départs de Trieste

JADRANSKA PLOVIDBA

Départs de Sussak

LLOYD TRIESTINO

Départs de Venise et de Brindisi.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS ET ÉMISSION DE BILLETS S'ADRESSER AUX BUREAUX  
DU « VOYAGE EN GRÈCE »

4, RUE DE L'ÉCHELLE, PARIS - 1<sup>er</sup>. Téléphone : OPÉRA 61-21

